

Leyre LALLANA, Laura LEÓN,
Mateo GONZALO, Jorge MARTÍNEZ, Javier MAUDOS,
Juan DE LA CUEVA, Alejandro JUÁREZ,
Samuel ANDRÉS, Marcos ARENAL,
Martín LORENTE, Diego SANMARTÍN



Cinq récits chevaleresques

Illustrations

Première de couverture : Leyre LALLANA et Laura LEÓN

Quatrième de couverture : Julia MARTÍN

Autres : Anjana GONZALEZ, Elba MARTINEZ, Samuel EZQUERRA,
Violeta GAGETE, Samuel ENRICH, Mario AZNAR.



SOMMAIRE

Préface	3
<i>La seigneurie de Villebois</i> Leyre LALLANA, Laura LEÓN	5
<i>Mathieu de Roland et le dragon</i> Mateo GONZALO, Jorge MARTÍNEZ, Javier MAUDOS	11
<i>Le chevalier Yvain</i> Juan DE LA CUEVA, Alejandro JUÁREZ	16
<i>Egide contre Guillaume</i> Samuel ANDRÉS, Marcos ARENAL	33
<i>Une vie au service du bien</i> Martín LORENTE, Diego SANMARTÍN	40

2020 : l'année des héros.

Le Moyen Âge a donné naissance à de nombreux récits aux personnages dévoués, loyaux et vaillants. Ces qualités ont traversé les siècles pour arriver jusqu'à nous. Certes, les héros d'aujourd'hui doivent lutter contre des créatures bien différentes à celles que combattaient les héros d'antan, mais leur quête reste inchangée : retrouver la stabilité, la confiance et la paix.

2020 restera gravée dans les livres et les mémoires. C'est donc dans ce contexte exceptionnel que nos jeunes auteurs rendent hommage aux légendes chevaleresques.

Merci à tous les élèves de 5e du Lycée français Molière de Saragosse, une mention spéciale pour Juan CASTELLS, Samuel EZQUERRA et África SERRANO qui ont également présenté leurs récits au concours et merci aux professeurs qui ont participé à ce projet.



La seigneurie de Villebois
Leyre LALLANA, Laura LEÓN

Un matin ensoleillé au mois de juin, le beau et jeune chevalier Alexandre II de Villebois et ses habitants étaient prêts à préparer le mariage d'Alexandre et Adeline, sa dame. Adeline était très belle. Elle avait les cheveux blonds et les yeux verts. Alexandre était charmant et très séduisant. Il avait les cheveux bruns et de grands yeux marron. Il possédait une grande épée argentée, une lourde armure, étincelante comme les étoiles du soir et un heaume avec des plumes rouges qui lui couvraient la tête. Il portait également un écu que lui avait offert son seigneur lors de la cérémonie d'adoubement. C'était un preux et gentil chevalier, honorable, courtois et fidèle envers sa seigneurie. Cependant, il n'avait pas toujours confiance en lui. Il était accompagné de son brave et loyal cheval, Philippe. Il l'accompagnait dans toutes ses aventures. Philippe était encore jeune, mais il était apprécié et admiré par le peuple.

Non loin de là, habitait un horrible dragon appelé Flamme. Il avait un esprit maléfique et voulait détruire la seigneurie de Villebois, car quelques années auparavant, le seigneur avait tué sa dragonne appelée Mina. Il ne pouvait pas oublier cette tragédie et voulait la venger.

Un jour, Flamme s'approcha de la seigneurie et, furieux, brûla les bois et certaines maisons aux alentours. Heureusement, les personnes qui étaient dans leurs

maisons avaient réussi à s'enfuir. Il y eut une féroce bataille : les gardes, les chevaliers et les écuyers de Villebois essayèrent de tuer le dragon, de peur d'être vaincus et tués.

Voyant sa seigneurie détruite, saccagée et la population terrorisée, Alexandre partit à la recherche du dragon. Bien sûr, il était accompagné de son cheval Philippe. Ensemble, ils traversèrent la forêt, quand soudain ils entendirent un cri. Ils coururent dans les bois pour retrouver la personne qui demandait de l'aide et aperçurent une jeune demoiselle qui était sur le point de tomber dans un puits profond. Alexandre s'approcha et tendit la main à la jeune demoiselle qui réussit à sortir du puits. Elle le remercia et comme la nuit était sur le point de tomber, elle lui proposa de se reposer chez son maître, le duc de Lagnieu. Une fois arrivés dans le château fort, Alexandre dîna avec le noble. Il lui raconta d'où il venait et où il allait. À la fin de la journée il était très fatigué et alla se reposer.

Le jour suivant, il se leva et prit le petit déjeuner. Ensuite, il alla chercher Philippe dans la prairie. Ils quittèrent le château dans lequel ils s'étaient logés, mais Alexandre avait l'impression que Philippe était très fatigué. Il ne courait pas, il marchait plutôt lentement. À la mi-journée, alors que le soleil brûlait la peau laiteuse d'Alexandre, ils s'arrêtèrent pour faire une pause. Une fois bien reposé, Alexandre fit signe à Philippe de se lever, mais celui-ci ne bougea pas. Le chevalier comprit alors que son

cheval était tombé malade. Pour le guérir, il devait aller chercher une plante curative appelée *Clonnevis*. Ce type de plante se trouvait normalement près des rivières ou des lacs. Alexandre longea la rivière de Lagnieu mais en vain. Il allait faire demi-tour quand soudain, il aperçut une toute petite plante verte avec des fleurs roses. Il la prit soigneusement dans ses mains et l'emmena là où Philippe l'attendait. Le cheval mangea la petite plante et ils purent poursuivre le chemin.

Ils arrivèrent au pied d'une immense montagne où vivait le dragon. Pour le trouver, il fallait monter jusqu'au sommet. Alexandre descendit de son cheval et commença à monter mais il dut s'arrêter car il était trop fatigué. Philippe avait aussi du mal à suivre son maître. Alexandre pensa qu'ils n'allaient pas y arriver. Il avait très soif alors il partit à la recherche d'une source d'eau. La nuit tomba, il décida de se reposer au pied d'un arbre puisqu'il n'y avait pas de seigneuries aux alentours.

Le jour se leva et le chevalier continua son voyage. Quelques heures plus tard, il atteignit le sommet. Une odeur de fumée régnait autour de lui. Soudain, il aperçut le dragon. Alexandre était prêt pour le combat. Toutes ces aventures l'avaient aidé à reprendre confiance en lui. Le dragon commença à cracher du feu. Alexandre se protégea avec son écu. Il brandit son épée et, d'un coup sec et violent, transperça le cœur de Flamme qui tomba à terre, vaincu.

Alexandre retourna dans sa seigneurie, auprès des siens, accompagné de Philippe. Quand il arriva, il ordonna à certains gardes d'aller chercher le cadavre du dragon pour l'exposer sur la place du village.

Le jour suivant, tout le royaume célébra le mariage d'Alexandre et d'Adeline. Il y eut un grand banquet et un gigantesque gâteau de mariage. Finalement, tous les dégâts furent réparés et la seigneurie retrouva la paix une année plus tard. Adeline mit au monde deux beaux jumeaux et Alexandre leur raconta toutes ses aventures.



Elton

Mathieu de Roland et le dragon
**Mateo GONZALO, Jorge MARTÍNEZ,
Javier MAUDOS**

Il était une fois, un brave chevalier, appelé Mathieu de Roland qui habitait le château de la Seigneurie de Cognac. Il était connu pour ses nombreux exploits lors des différentes croisades. Mathieu était grand, blond, musclé et il portait toujours son armure, son épée de taille et son écu.

Un jour, il était à la fenêtre du donjon, après un généreux banquet, lorsqu'il entendit des cris de désespoir. C'était la jeune princesse. Elle venait d'être enlevée par le terrible dragon Perrin. Ce dernier vivait dans les montagnes et effrayait les habitants de la seigneurie.

Mathieu n'hésita pas à prendre son cheval bien-aimé et à poursuivre le dragon. Il galopa sur son cheval pendant plusieurs heures mais la nuit tomba et il devait trouver un endroit où dormir. Près de la rivière, il vit une cabane et de la fumée qui sortait de la cheminée. Il s'approcha et frappa à la porte.

« Qui est-ce ? demanda une vieille femme grincheuse.

- Je suis le chevalier Mathieu de Roland. J'essaie de sauver la princesse de Cognac qui a été enlevée par le dragon Perrin. J'ai besoin d'un endroit où passer la nuit.

- D'accord. Entrez mais vous dormirez par terre, à côté de la cheminée. Voici un peu de purée que j'ai préparée. »

A l'aube, Mathieu monta sur son cheval et reprit sa quête. Il arriva enfin devant la grotte nauséabonde où vivait le dragon Perrin. Celui-ci appartenait à une race de dragons appelée *Arqueopterix*, l'une des races les plus abominables et féroces du monde. Quand il arriva au plus profond de la grotte, une odeur de cervelle brûlée envahit ses narines. « C'est insoutenable », pensa-t-il.

Soudain, Mathieu aperçut Perrin qui se préparait à dévorer la princesse. Une petite voix à l'intérieur de lui le supplia d'agir avec prudence mais Mathieu ne l'écouta pas et il se jeta sur le dragon.

« Laisse la princesse tranquille, cria Mathieu.

- Qui es-tu ? Comment oses-tu ? répliqua le dragon.

- Je suis Mathieu de Roland, le meilleur chevalier de toute la seigneurie de Cognac et de ses environs.

- C'est ce que l'on va voir, susurra Perrin en relâchant la princesse. »

L'homme et la bête se lancèrent dans une bataille sangoureuse, entre flammes et fer. La princesse s'éloignait peu à peu. Perrin la chercha du coin de l'œil. Mathieu profita de ce moment d'inattention pour décapiter le dragon d'un violent coup d'épée. Il lui coupa ensuite la langue et la glissa dans sa chausse, en souvenir de son exploit.

Dans un coin de la grotte, la princesse tremblait de peur.

« N'ayez crainte, Princesse ! Tout est fini. Laissez-moi me présenter, je suis le chevalier Mathieu de Roland et maintenant votre fidèle serviteur.

- Je suis Nicolette, la fille du Roi Gnabry. Vous m'avez sauvé la vie. Mon père saura vous remercier. »

Mathieu aida Nicolette à monter sur son cheval. Ils chevauchèrent longtemps à travers les bois et les champs. Après un long voyage, ils arrivèrent enfin au château. Tout le Royaume acclama le chevalier quand il brandit la langue du dragon.

Le roi s'approcha du jeune homme et dit :

« Afin de vous remercier et pour vous prouver ma gratitude, je vous donne accès au trésor royal et je vous couvrirai de richesses. Célébrons à présent un banquet pour tout le royaume. »

Et c'est ainsi que se termine la légende du dernier dragon *Arqueopterix*.



Le chevalier Yvain
Juan DE LA CUEVA, Alejandro JUÁREZ

CHAPITRE 1 : LE DÉBUT D'UNE AVENTURE

Il était une fois un seigneur qui vivait avec ses trois enfants : Mathieu, Yvain, et Roland. Roland était le fils aîné, il avait 8 ans. Il était fort et rusé. Il était aussi gentil, humble, beau, intelligent, mais un peu avare.

Mathieu avait 6 ans : rusé, fort, beau, très intelligent et humble. Mais lui aussi était avare.

Finalement, Yvain, notre héros avait 7 ans. Fort, beau et hardi, il était l'héritier du trône même s'il n'était pas le frère aîné. Il était également rusé, gentil et aimable.

Un jour, le seigneur accompagna ses enfants à un tournoi qu'il avait organisé contre la seigneurie voisine, la seigneurie de la Rivière. Le tournoi se déroula dans le stade de la seigneurie des Paysans. L'équipe du seigneur perdit et ils rentrèrent au château.

Pendant le dîner le seigneur était préoccupé et ne parla pas beaucoup. Quand il eut terminé de dîner, il se leva, et s'enferma dans sa chambre...

CHAPITRE 2 : LE SECRET

Le jour suivant, le seigneur eut la même attitude que la veille. Yvain, inquiet, rentra dans la chambre de son père et lui demanda pourquoi il était triste. Alors le roi sortit de son lit et embrassa Yvain. Yvain, satisfait, demanda néanmoins une réponse à sa question.

Soudain, quelqu'un frappa à la porte de sa chambre. C'était un messenger qui amenait une lettre. Le seigneur prit la lettre et la laissa sur sa table puis commença à expliquer son secret à Yvain. Quand le seigneur eut fini, Yvain fut très, très satisfait.

CHAPITRE 3 : LA LETTRE

Pour Yvain, le temps passa très rapidement. Il avait 22 ans. Il n'était pas encore chevalier.

Un jour, son père lui dit :

« Yvain, tu te rappelles le jour où tu es venu me demander pourquoi j'étais triste ? »

- Oui. Parfaitement, répondit-il. Un serviteur est entré dans la chambre pour te donner une lettre.

- C'est de cela dont je veux te parler. C'était une invitation à un tournoi. Je l'ai repoussée le plus possible, mais on doit y participer. Tes frères et toi doivent lutter contre les triplets de la seigneurie de la Rivière. Sinon ils nous envahiront à cause de nos dettes. Le tournoi aura lieu la semaine prochaine au stade. »

Yvain dit à ses frères ce que son père lui avait raconté. Ils allaient donc compléter leur éducation pour devenir chevalier et vaincre, dans un tournoi, la seigneurie voisine. Mathieu était enchanté, mais Roland ne voulait pas. Il disait qu'ils étaient trop jeunes pour être chevaliers et ils n'étaient pas assez entraînés ! Finalement, après de longues heures de dispute, Roland accepta. Ils informèrent le seigneur de cette décision.

CHAPITRE 4 : L'ADOUBEMENT

Deux jours après, l'adoubement eut lieu : pour que tous les paysans de la seigneurie puissent voir l'adoubement des trois frères, la cérémonie fut organisée dans le stade. Toute la seigneurie y assista. La cérémonie dura plus de trois heures mais fut très belle à voir. Sur le sable, on avait disposé un énorme tapis rond brodé avec des fils de couleur pourpre et des filaments d'or.

Les chevaliers dessinèrent un rond parfait sur le sable et firent des mouvements avec leurs épées et leurs lances, tous, en même temps. C'était spectaculaire ! Quand l'adoubement fut terminé, on célébra une messe en l'honneur des nouveaux chevaliers, puis les trois frères retournèrent au château suivis de tous les paysans, en procession.

Le jour suivant, le roi mourut d'une crise cardiaque.

CHAPITRE 5 : L'ENTRAÎNEMENT

Après avoir cherché les meilleures armes du royaume pour ses fils, la reine acheta des équipements complets en or. Quand leur mère arriva au château, elle trouva Yvain et Roland en train de s'entraîner avec le meilleur chevalier du royaume mais elle ne vit pas Mathieu. Elle demanda au chevalier s'il l'avait vu mais ils répondirent négativement. Elle pensa qu'il était sorti avec ses amis et qu'il avait oublié son entraînement.

Le jour suivant, Mathieu n'était pas encore rentré, alors la reine décida d'aller le chercher avec ses deux enfants. Une heure plus tard, Roland trouva Mathieu, mort, un couteau planté dans la nuque. La reine fit venir un docteur immédiatement. Quand celui-ci arriva, il expliqua à sa famille qu'il avait déjà été assassiné la veille alors qu'il rentrait à la maison.

CHAPITRE 6 : LES TRIPLETS

Le jour du tournoi, Yvain et Roland firent la connaissance des triplets, Perrin, Oliver et Guillaume. Trois jeunes chevaliers du même âge, dotés d'une allure et d'une force comparable. On aurait pu les confondre ! Perrin était le meneur. Ils étaient tous les trois fils du seigneur de la seigneurie de la Rivière.

Quand toute la seigneurie fut dans le stade, le juge donna le signal et Yvain frappa de toutes ses forces Perrin avec sa lance. Le tournoi avait commencé.

CHAPITRE 7 : LE TOURNOI

Perrin tomba de son cheval, mais il se releva et frappa Yvain à son tour avec sa lance. Celle-ci fut brisée par le choc de l'écu. En effet, Yvain et Roland portaient des écus en or. Perrin dit quelque chose à Guillaume et à Oliver, très bas, puis tous les trois encerclèrent Roland, qui ne put se défendre. Heureusement, les triplets ne retinrent pas Yvain qui frappa Oliver en pleine figure. Celui-ci tomba à terre, ses habits pleins de sang et de cervelle, et il ne se releva plus. Fou de rage, Guillaume frappa le cheval d'Yvain, qui tomba à terre, la jambe coupée.

Soudain un étrange événement eut lieu : une énorme boule de feu traversa le gradin Est du stade et s'écrasa sur le sable. Yvain ne trouva qu'une seule explication possible à ce fait : des envahisseurs.

CHAPITRE 8 : LES ENVAHISSEURS

Le capitaine Jean II dirige une armée de dix mille chevaliers. Il est petit, mais fort et rusé. Il avait déjà attaqué la seigneurie des Paysans, mais il n'avait jamais visé les paysans.

Perrin profita du moment de panique, et tua Roland. Quand il allait s'enfuir, une deuxième boule de feu tomba sur le stade, puis une troisième. Le stade était en train de brûler et menaçait de s'effondrer. On ne pouvait plus sortir et plus de quinze mille paysans allaient mourir...

CHAPITRE 9 : LA DESTRUCTION DU STADE

Heureusement la quatrième boule de feu ne toucha pas la paroi supérieure du stade ce qui permit à certains paysans de pouvoir s'enfuir.

Yvain n'avait pas le temps d'aller jusqu'au trou, mais il se rappela que, dans le sous-sol du stade, il y avait un petit espace consolidé : là-bas, il serait à l'abri. Il fonça vers le sous-sol, mais Perrin le vit et le suivit. Quand ils furent arrivés, Yvain entra mais Perrin resta dehors. Il frappa Yvain, qui le frappa à son tour, puis ferma la porte.

Soudain le stade s'effondra. Guillaume mourut. Yvain, qui entendait tous les bruits à l'extérieur, se rendit compte que les envahisseurs partaient. Soulagé, il ouvrit la porte et trouva Perrin. Il était blessé au bras gauche. Il était droitier à son grand soulagement. Tous deux sortirent de ce qui restait du stade et partirent vers le village du Sud. Il était petit mais ils pourraient y trouver de l'aide.

Quand ils furent presque arrivés, ils virent ce qu'ils ne voulaient pas voir : les envahisseurs n'étaient pas partis avec leurs bateaux ; au contraire, des boules de feu et dix mille chevaliers armés se précipitaient contre le village du Sud. Perrin prétendait que c'était de la faute d'Yvain. Après avoir détruit la seigneurie des Paysans, les envahisseurs se dirigeraient vers la seigneurie voisine, celle de la Rivière,

où gouvernait le père de Perrin. Perrin se mit en colère et essaya de tuer Yvain, qui dut se défendre et le tua.

CHAPITRE 10 : ALLIANCE ET NOUVEAU PLAN

Quand les envahisseurs furent partis, Yvain entra dans le village et fit une recherche pour trouver des survivants : il en trouva mais plus de deux mille paysans étaient morts.

Alors qu'Yvain réfléchissait à un plan d'action, un grand groupe de personnes arriva au village : quatre cent personnes qui avaient échappé au massacre du stade grâce au trou formé par l'une des boules de feu. L'un d'eux l'informa que les envahisseurs se dirigeaient vers le village principal, celui du Nord, mais qu'ils allaient lentement car ils voulaient avant entourer le château de soldats pour que personne ne puisse les arrêter.

Yvain décida d'aller chercher de l'aide à la seigneurie voisine. Il prit un petit bateau et partit vers la seigneurie de la Rivière. Quand il passa devant la forêt, il prévint ses soldats qui étaient en train de chasser de se préparer pour la contre-attaque. Il arriva enfin à la seigneurie de la Rivière. Il signa une alliance pour combattre les envahisseurs et peu de temps après Yvain se dirigea vers le village du Nord avec deux mille soldats et vingt bateaux. Chacun d'eux pouvait transporter deux cent cinquante chevaliers. La moitié des bateaux était vide mais, ils se remplirent lorsque l'armée s'arrêta près de la forêt pour faire monter les trois mille soldats chevaliers de la seigneurie des Paysans.

Quand ils arrivèrent près du village, Yvain aperçut les envahisseurs qui entraient dans le village : la bataille allait commencer.

CHAPITRE 11 : LA BATAILLE FINALE

Les soldats débarquèrent et se dirigèrent vers les envahisseurs avec leurs lances levées et en plaçant leurs écus les uns contre les autres. Ils formaient ainsi une véritable muraille. Les chevaliers ennemis virent le mur qui avançait rapidement vers les catapultes. Ils se préparèrent alors pour le choc.

L'armée d'Yvain avait débarqué entre l'endroit occupé par les envahisseurs et le village pour protéger les paysans, qui recevaient des instructions et partaient vers les champs, pour se camoufler.

Pendant ce temps, Yvain et le roi de la seigneurie de la Rivière, Paul, étaient arrivés sur le site occupé par les envahisseurs. Pour ne pas perdre de temps pendant qu'ils luttèrent contre le mur de soldats qui s'approchait de plus en plus, le capitaine Jean II ordonna de bombarder le village de boules de feu, grâce aux catapultes, et se prépara pour le choc.

Les lances de l'armée d'Yvain et de Paul heurtèrent brusquement les écus des envahisseurs. Certaines se cassèrent, d'autres pas. Mais beaucoup de soldats ennemis furent renversés. A ce moment précis, on entendit des bruits d'épées, d'écus et de lances pendant des heures et des heures.

Mais, soudain, une flèche atteignit la poitrine du roi, Paul. Yvain tenta de le sauver, en vain. Yvain eut alors

qu'une seule idée en tête : tuer le capitaine Jean II. Il se mit à courir vers lui, tuant tous les envahisseurs qui se trouvaient sur son passage. Il arriva devant la capitaine. Il saisit son épée, et le frappa sur la tête. Le Capitaine tomba à terre, sur une flaque de sang et de cervelle. Tout à coup, les bruits s'arrêtèrent : les soldats ennemis ne luttaient plus, ils n'étaient pas des vrais chevaliers, mais des esclaves engagés de force. Les chevaliers d'Yvain encerclaient les envahisseurs pour mieux les contrôler. Mais le deuxième capitaine des envahisseurs, enragé par la trahison de ses soldats, s'était caché sous une des catapultes. Il lança une boule de feu contre ses propres soldats. Tous les envahisseurs moururent.

CHAPITRE 12 : UNE JOYEUSE FIN

Le lendemain, les morts furent enterrés ; les survivants organisèrent de grandes funérailles.

Pour éviter de nouvelles catastrophes, la seigneurie des Paysans et celle de la Rivière, signèrent un accord qui unissait les deux seigneuries pour former une armée de plus de trente mille soldats et reconstruire la seigneurie des Paysans. Yvain fut nommé roi de la nouvelle grande seigneurie, appelée l'Union. Il fit reconstruire toute la seigneurie, démonta les anciens châteaux des seigneuries de la Rivière et des Paysans, pour en ériger un, plus grand, plus moderne, entre les deux seigneuries.

Le village du Sud complètement détruit, fut transformé en un stade qui pouvait accueillir tous les paysans de l'Union. Les paysans qui vivaient dans la Seigneurie de la Rivière allèrent vivre au village du Nord qui, en quelques années, devint six fois plus grand ! Il couvrait maintenant presque tous les anciens territoires de la Seigneurie des Paysans. La Seigneurie de la Rivière était maintenant une immense étendue de champs. Personne dans l'Union n'avait plus faim et tout le monde était heureux.



Egide contre Guillaume
Samuel ANDRÉS, Marcos ARENAL

Il était une fois une seigneurie appelée Rouillet. On y trouvait un bon seigneur, des champs fertiles, un peuple fidèle et le chevalier le plus courageux, le plus habile, le plus talentueux et le plus fort de toute la France. C'était le fils du seigneur. Il s'appelait Egide et toutes les femmes qui le voyaient tombaient folles amoureuses de lui ! Rouillet était une charmante seigneurie qui possédait un moulin à vent, une église, une foire, une forêt, des tenures fertiles et une réserve utile toute l'année. C'était une seigneurie paisible.

Egide vivait dans le château avec son vieux père, le seigneur Gérard et son chien Rufus. Ce dernier appartenait à une race exceptionnelle. Il était beau, fidèle, calme et courageux, surtout quand il s'agissait d'aider son maître. La mère d'Egide mourut quand il avait neuf ans à cause d'une étrange maladie. Le jeune homme n'était toujours pas marié, même s'il avait beaucoup de prétendantes. Il était accompagné d'un jeune écuyer appelé Gilles, un peu maladroit mais vaillant et toujours prêt à l'aider.

Cependant, Egide avait aussi des ennemis. Guillaume et son père Thibaud, de la seigneurie de Trouve. Leur seul objectif : conquérir toutes les seigneuries de France. Guillaume était un très bon chevalier, mais il n'avait pas le talent d'Egide. Il était jaloux de son rival et souhaitait sa mort pour devenir le meilleur. Son père, le seigneur de

Touvre, n'avait jamais pris soin de son fils, il n'en voyait pas l'intérêt. Il était égoïste, vil et avide de pouvoir.

Bien que la paix régnât sur Rouillet, Egide restait vigilant car il soupçonnait Guillaume de préparer une attaque. Il n'était pas complètement sûr de lui, mais il savait que si Guillaume les attaquait par surprise, ils ne pourraient pas se défendre. Mieux valait-il rester sur ses gardes.

Une nuit, Egide fut réveillé par d'étranges bruits venant de l'extérieur. Il s'approcha de la fenêtre et entendit des cris qui provenaient du village. Les habitants, terrorisés, tentaient d'échapper aux flammes. Les troupes ennemies se rapprochaient du château. Egide ne pouvait rien faire pour arrêter l'attaque, il n'avait plus qu'une seule option : fuir. Il prit quelques provisions puis réveilla son père et son chien. Ensemble, ils quittèrent le château. Egide n'avait pas pu prévenir son écuyer qui vivait au village, mais il espérait que ce dernier avait réussi à se sauver.

Peu de personnes survécurent à cette tragédie. Rouillet était en miettes. Egide et son père se réfugièrent dans la forêt, près de la seigneurie.

Quelques jours plus tard, se retrouvant sans provisions, Gérard, le seigneur de Rouillet, mourut de faim. Egide décida donc de se venger de Guillaume. Le lendemain matin, il partit à la recherche de la seigneurie de Touvre avec son fidèle compagnon. Il connut des

moments très périlleux, il dut se battre contre des ours et d'autres animaux terribles.

C'est donc sale et les vêtements en lambeaux qu'il arriva dans la seigneurie de La Rochaundry. Épuisé, il s'endormit par terre et se réveilla avec une faim de loup. Soudain, il entendit les cris d'une femme. Il partit à sa recherche et trouva deux voleurs dans une cabane. Il les arrêta et les emmena au château de La Rochaundry. Dans l'énorme bâtisse, le vieux seigneur les reçut. Ce dernier n'en revenait pas : les voleurs les plus redoutables de la région avaient été vaincus par un paysan pauvre et sale et par son chien. Le seigneur lui demanda comment il avait capturé ces bandits si dangereux. Egide lui expliqua qu'il les avait vus en train de cambrioler la maison d'une jeune fille. Pour le récompenser, le seigneur lui offrit un sac rempli d'or. Grâce à cet argent, il acheta un cheval, des provisions et il conserva le reste.

Une semaine plus tard, le courageux chevalier rencontra une fille perdue dans les bois. Elle s'appelait Stéphanie. Elle était douce et très aimable. Elle possédait beauté et richesse. Malheureusement, sa mère mourut quand elle était enfant et son père venait d'être emporté par une terrible maladie. Elle était donc orpheline, seule et désespérée. Elle tomba tout de suite amoureuse d'Egide. Elle le suivit car elle savait au plus profond d'elle qu'il s'agissait du chevalier le plus fort de France.

Après un très long voyage, Rufus, Stéphanie et Egide arrivèrent enfin à la seigneurie de Touvre où personne ne les reconnut car cela faisait des années qu'ils n'avaient pas entendu parler de la seigneurie de Rouillet ni du massacre et encore moins d'Egide qu'ils croyaient mort. Les habitants de la seigneurie de Touvre étaient mécontents de leur seigneur, ils devaient payer beaucoup trop de taxes et gagnaient peu d'argent. Egide savait comment profiter de cette situation. Il regroupa les habitants du village et les poussa à se révolter pour tuer le seigneur ainsi que son fils. Ils n'étaient pas très nombreux mais tous voulaient la mort du tyran.

Les paysans et Egide étaient armés de couteaux et de javelots. À l'entrée du château se trouvaient deux gardes. Les paysans enragés les tuèrent à violents coups de couteaux. Egide eut l'honneur d'abattre la porte du donjon et ils découvrirent Thibaud et Guillaume réunis, en train de discuter des taxes des paysans et des bénéfices de l'Eglise. Les paysans attaquèrent le seigneur et son fils et libérèrent tous les serviteurs. En sortant du château, Stéphanie embrassa le sauveur de la seigneurie de Touvre. Le lendemain, Egide demanda Stéphanie en mariage.

Le jour de la cérémonie, tous les paysans leur offrirent des cadeaux pour leurs futurs enfants en signe de reconnaissance. Trois ans plus tard, Egide et sa belle femme, Stéphanie, eurent trois enfants : Jean, Marie et François. Egide était très heureux de posséder une si belle

seigneurie, une si grande famille et d'avoir honorer la mémoire de son père.



Une vie au service du bien
Martín LORENTE, Diego SANMARTÍN

Diego Sanmartin,

À M. Drimaracci, qui m'a aidé et appris la valeur de la langue française.

À Mme. Parente, qui m'a instauré avec gentillesse les bases du français et m'a appris à l'apprécier et l'aimer.

À Mme Sautron, qui m'a enseigné le monde médiéval qu'avant je voyais si compliqué.

Martín Lorente,

À ma grand-mère, toujours près de moi.

Merci.



otre histoire commence dans une riche seigneurie située à l'Est de la France : Montendre. Là, vivait un chevalier, Roland de Saint François, le grand héros de notre histoire. Roland de Saint François était le plus brave et courtois chevalier que la France n'ait jamais connu. Il était le bien aimé du seigneur, Guillaume de Raimond et quand il montait sur son cheval blanc comme la neige d'hiver, ses longs cheveux châtain ondoient avec le vent de Montendre. Il mesurait à peu près cent quatre-vingt-cinq centimètres et allait tout le temps, à n'importe quel moment avec son mantel rouge et long que le seigneur lui avait offert lors de son adoubement.

Roland montrait déjà quelques reflets d'argent dans ses cheveux et la balafre de son visage était une espèce de signal des nombreuses batailles auxquelles il avait participé. Quand Roland allait à la guerre ou accomplissait une mission pour son seigneur, son heaume en cuivre, son épée à double tranchant, ainsi que la hallebarde de son père brillaient comme deux étoiles quand la lumière du soleil s'y reflétait.

Dans le village, quand il n'avait aucune mission à accomplir, Roland était chargé de punir les délinquants au gibet. Lorsque l'on entendait ses éperons dans le silence du gibet, la personne qui avait été condamnée pouvait se préparer pour sa douloureuse et inévitable fin. Car, même

si Roland était bienveillant, quand quelqu'un avait commis un délit, il se montrait très sévère lors de l'exécution.

Le chevalier était très aimé à Montendre et quand les paysans le voyaient avec son armure, tenant dans sa main son écu représentant l'emblème de sa seigneurie, un grand serpent aux yeux d'émeraude mangeant une tête d'ours, ils savaient qu'aucun danger ne pourrait les menacer.

Parfois, avant de se coucher, Roland ouvrait doucement les fenêtres de sa chambre et, avec ses yeux bleus-azur, il regardait comment l'horizon s'assombrissait jusqu'à ce qu'il n'arrive même plus à voir où finissait la terre et où commençait le ciel. Alors, il observait les millions d'étoiles ainsi que de petites et étincelantes lucioles briller dans le ciel brumeux de la nuit et pensait à l'immensité de l'univers. Il le comparait avec les nombreuses légendes évoquant les dieux et les anges pendant que ses paupières se fermaient peu à peu pour, après, tomber dans un profond sommeil.

Montendre était une seigneurie grande et prospère et, depuis longtemps, ses nombreux paysans n'avaient pas vécu de guerre. Un jour, alors que Roland était en train d'acheter du pain dans la boulangerie de Montendre, « Seigneur Pain », il crut entendre une personne crier son nom, mais il l'ignora et ouvrit la grande porte en bois de la boulangerie. La boulangerie de Montendre était située juste au Nord de l'église, sur la petite place de Raimond. « Seigneur Pain » était composée de deux salles : une cuisine

avec le four et une longue table en bois pour pétrir le pain et une réception avec une autre table en bois toujours recouverte d'un tapis rouge sur lequel le pain était laissé prêt à être vendu. En face de la table il y avait une chaise pour que le boulanger, Perceval, puisse s'asseoir confortablement quand il n'était pas en train de faire le pain. « Seigneur Pain » était régulée et financée par le seigneur, qui recevait quarante pourcents des bénéfices obtenus. Pour récolter l'argent, Guillaume envoyait un homme à la boulangerie une fois par mois. Elle était stratégiquement positionnée devant l'église. Ainsi, lorsque les fidèles sortaient, la première chose qu'ils voyaient était la boulangerie. Sur sa façade boueuse, un grand panneau en bois annonçait : « Seigneur Pain, la boulangerie de Montendre ». « Seigneur Pain » fonctionnait d'une manière très simple : les paysans apportaient la farine qu'ils avaient moulu au moulin et revenaient quelques heures plus tard prendre leur pain ou bien ils achetaient le pain directement sans avoir à apporter de la farine ni à attendre mais ils devaient payer un franc de plus. Tout le monde à Montendre allait à cette boulangerie, y compris Roland de Saint François.

Quand il entra dans la boulangerie, Roland vit comment Perceval dormait silencieusement, assis sur la chaise en bois de la réception. Soudain le son des pas du chevalier le réveilla et il se releva aussitôt. Perceval était un homme costaud, qui avait les muscles des bras particulièrement développés car il pétrissait la pâte avec ardeur. Perceval était né au Sud de la France mais ses

parents avaient migré vers Montendre quand il était très petit. Il avait hérité de « Seigneur Pain » de ses parents, Catherine et François, qui l'avaient fondée il y a bien des années.

« Que dieu vous bénisse monsieur Roland, dit-t-il avec une révérence exagérée.

- Bonjour monsieur le boulanger, je v...

- Pardonnez-moi, cher monsieur, je vous en prie, mais, n'êtes-vous pas celui que le tambour est en train d'appeler avec insistance depuis la place du marché ? Écoutez.

- ... Son excellence Guillaume de Raimond exige voir Roland de Saint François ! entendit Roland au loin.

- Oui, hélas je dois aller voir ce qu'il se passe, ne me gardez pas de rancune cher monsieur. »

Aussitôt Roland sortit de la boulangerie et se dirigea rapidement vers la place du marché. Après avoir parcouru quelques ruelles pavées, le chevalier arriva à la place et se mit en face du tambour, Bernard Lauren, un homme maigre et agile qui allait tous les dimanches à la place du marché, envoyé par le seigneur pour transmettre au peuple ses messages.

« Grand dieu ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Pour quelle raison notre seigneur veut-il me voir ?

- Je ne le sais pas cher chevalier.

- Palsambleu ! Comment se fait-il que vous ne le sachiez pas ? Vous êtes le tambour, en principe vous devriez le savoir, ajouta Roland.

- Personne ne connaît mieux le métier de tambour que moi et si notre très sacré seigneur ne veut pas dire pourquoi il m'envoie annoncer un message c'est mieux de ne pas l'interroger, objecta Bernard.

- Bon, d'accord. J'irai donc voir Guillaume au château.»

Roland courut vers l'église où il avait laissé son cheval: Jophiel. Normalement, on ne pouvait pas laisser les chevaux à côté de l'église mais Jophiel était vraiment obéissant et le seigneur l'estimait beaucoup, donc, les paysans avaient fait une petite exception. Roland s'arrêta à six mètres de lui et cria gentiment :

« Jophiel. »

Immédiatement le cheval se tourna et, avec un doux hennissement, il trotta joyeusement vers son maître. Le chevalier caressa affectueusement son museau et, d'un saut agile, il monta sur son cher cheval. Il l'éperonna et Jophiel se mit à galoper à travers les étroites rues de Montendre en direction du château de Dominique. Sur son passage, les paysans se mettaient de côté et regardaient le chevalier et son cheval blanc avec admiration. Quelques villageois les observaient aussi à travers les barreaux de leurs fenêtres. Enfin, Roland arriva à la grande rue de Chanteclair en direction Est Nord-Est.

Jophiel traversa la réserve du seigneur. Les épis de blé, encore verts, frottaient ses jambes blanches. Au fur et à mesure qu'ils approchaient du château, Roland voyait des paysans réalisant leurs corvées et, au loin, il crut

apercevoir le seigneur qui rentrait de la chasse aux faucons avec la cour. Finalement le chevalier arriva au château et descendit de son cheval rapidement.

Le château était construit sur une haute colline où un large fossé était construit. Les douze tours, couronnées par d'imposants merlons et entourées de mâchicoulis, avaient une forme cylindrique et ses meurtrières se comptaient par centaines. Le château était entouré d'une solide et imposante muraille en pierre avec son chemin de ronde et des échauguettes incrustées sur ses rebords. La grande porte en chêne par laquelle on entrait, était couronnée par une ample barbacane en pierre. Le donjon, résidence du seigneur et de sa famille, était construit sur une large haute-cour et avait une forme rectangulaire. Son toit était recouvert de tuiles orange importées d'Espagne et sur l'un de ses côtés se dressait une petite tour avec un toit en pierre. A côté du donjon, il y avait une petite chapelle pour que le seigneur puisse prier tranquillement et derrière le donjon, était située une longue courtine pour protéger celui-ci. A cet époque-là, le château fort était le centre de la justice et de la réception des impôts de la seigneurie. C'était aussi la prison et un lieu de protection pour les paysans en cas d'attaque.

Roland s'approcha du fossé, tenant sa monture par la selle et cria à un guetteur qui était sur le chemin de ronde:

« Monsieur ! Je suis le chevalier Roland de Saint François et notre très sacré seigneur veut me voir ! Pourriez-vous baisser le pont levis s'il vous plait ? »

Alors le guetteur leva la main et disparut soudainement. Quelques secondes après, un grand pont en bois tenu par deux épaisses cordes s'abaissa lentement mais bruyamment. Roland franchit la grande porte en bois en tirant Jophiel pendant qu'il surveillait les alentours, serein. Le pont était à une hauteur considérable par rapport au fossé.

Le ciel était bleu comme la mer, il n'y avait aucun nuage et le soleil brillait avec force. Cependant il y avait une chose qui détruisait cette gaieté idéale : on sentait une odeur de feu désagréable et une colonne de fumée s'élevait à l'Ouest.

Enfin, le chevalier arriva face à la porte et frappa. Un petit judas s'ouvrit et un grand œil fixa le scruta.

« Je suis le chevalier Roland de Saint François.

- Par la Sainte Vierge Marie ! s'exclama l'homme, oui, oui. Monsieur Guillaume vous attendait avec impatience. Attendez un moment s'il vous plait.

- Allez, ouvrez les portes ! Cria-t-on dans le château. »

La porte s'ouvrit tout de suite et l'homme qui regardait par le judas lui dit en signalant le grand donjon :

« Maître Roland, soyez le bienvenu. Notre seigneur vous attend dans le donjon.

- Très bien, répondit Roland. »

Le chevalier pénétra dans la basse-cour en passant sous la barbacane et se dirigea vers la petite écurie à droite

où quelques chevaux noirs et marron étaient installés. Le sol de la basse-cour était recouvert de grandes dalles de pierre, de paille et de plusieurs types d'herbes sèches. En face de la grande porte, ouverte, qui conduisait à la haute-cour, il y avait un petit puits en briques de pierre. Dans cette cour, des dizaines de paysans, quelques-uns avec des sacs et avec de belles robes, marchaient tranquillement.

Roland laissa son cheval lié à l'écurie à côté d'un autre grand et noir appartenant au seigneur Guillaume. Comme Roland était déjà monté plusieurs fois au donjon, il n'eut pas besoin de guide. La porte qui permettait l'accès à la haute-cour était ouverte et le chevalier la traversa tranquillement. Dans la cour, plusieurs hommes, débraillés, discutaient à voix basse et un homme robuste était en train d'entrer dans une forge située à droite de la cour. Roland la traversa, frappa à la porte du grand donjon et une servante, souriante, lui ouvrit. Elle portait une robe bleue et blanche, des chaussures pointues en cuir de vache et avait la peau très blanche.

« Soyez le bienvenu. Monsieur de Raimond vous attend, suivez-moi, lui dit-elle d'une voix très douce. »

Roland suivit la jeune femme par les couloirs obscurs du donjon seulement illuminés par des petites torches. Ils passèrent devant quelques portes fermées. Plusieurs fois, Roland entendit quelques conversations qui s'échappaient. Après avoir monté des escaliers, la femme dit :

« Le seigneur est ici. Entrez. »

Roland ouvrit la porte et entra dans la salle du trône où Guillaume l'attendait, assis. La salle était finement décorée : les plafonds étaient ornés avec des peintures représentant des récits bibliques d'une précision admirable. Des dizaines de colonnes de marbre aux chapiteaux corinthiens, qui, entre elles formaient de somptueux arcs lobulés, étaient taillés dans les murs à droite et à gauche de la salle. Au fond, un petit escalier recouvert par un tapis rouge en velours conduisait au trône de Guillaume qui se trouvait sous une voute recouverte d'or.

Guillaume de Raimond était un homme robuste qui ne sortait pratiquement jamais de son château. Il était toujours vêtu avec les plus belles robes qu'il possédait, cousues avec le plus délicat des tissus de France. Bien qu'il eût l'air naïf, il était très rusé et ses tactiques militaires, conçus à l'aide de son plus fidèle chevalier, Roland de Saint François, lui avaient permis de multiplier le territoire de sa seigneurie depuis qu'il avait accédé au pouvoir. Pour lui, le chevalier Roland était comme son fils. Ce dernier avait malheureusement été emporté par la rubéole. Mais, même s'il avait trouvé un certain réconfort en la personne de Roland, la mort de son fils avait laissé un grand vide dans son cœur.

Le seigneur commandait Montendre avec bienveillance mais d'une main de fer. Guillaume était très riche et généreux. Il était connu pour les livres d'heures, nombreux et beaux, qu'il offrait à ses invités les plus importants. Il était apprécié également pour les grands et

somptueux banquets qu'il préparait lors d'évènements importants.

Roland s'approcha lentement de Guillaume, toujours silencieux, lui fit une révérence et dit :

« Recevez mon salut, mon très sacré seigneur Guillaume de Raimond.

- Soyez le bienvenu, mon cher Roland, salua Guillaume qui, ce jour-là, était couvert d'une cape en peau de renard.

- Merci beaucoup.

- Hélas j'ai de mauvaises nouvelles. Je suppose qu'en entrant au château, vous avez senti une odeur très désagréable et que peut-être, vous avez vu la colonne de fumée qui s'approche de notre seigneurie depuis quelques jours, poussée par le vent.

- Oui, je l'ai vue et sentie. Que se passe-t-il ?

- Depuis quelques semaines, un horrible monstre a commencé à détruire plusieurs seigneuries et à manger les hommes qui y habitaient. Quelques survivants l'ont décrit comme un serpent volant avec une espèce de pouvoir de feu. A la fin de ses attaques, elle vole vers le Nord-Ouest. Cette bête s'approche de plus en plus de notre seigneurie. Si les destructions sont encore loin, au Nord, je crains que si nous ne faisons rien, Montendre soit détruite aussi. »

Une petite larme coula alors sur le visage pâle de Guillaume.

« Comme vous savez bien, tous mes chevaliers sauf vous sont déjà engagés dans une mission à Blanzac. Vous êtes ma dernière espérance pour éviter que tout mon

peuple et moi-même disparaissions dans un grand massacre, rapide et douloureux, pris entre les mains d'une maudite bête sauvage. Malgré mes principes, je dois vous envoyer vers l'Ouest sans aucune certitude de vous revoir.»

Les larmes devenaient de plus en plus nombreuses au fur et à mesure qu'il parlait.

« Je sais que ce travail ne sera pas fait promptement et que vous mourrez peut-être en essayant de l'accomplir. Pauvre malheureux que je suis ! »

Il tomba du trône et Roland se dirigea précipitamment vers lui et le prit par le bras.

« Je ne souhaitais pas vous y envoyer mais je n'ai pas d'autre solution ! Comprenez-moi, s'il vous plaît ! s'écria-t-il.

- Mon cher seigneur, je vous comprends et aussi je vous promets que je reviendrai avec la tête de ce monstre et que je vous serai fidèle à n'importe quel moment ! Croyez-moi. »

Roland aida Guillaume à se lever et à s'asseoir sur son trône, lentement. Le seigneur était comme un père pour lui et il n'aimait pas le voir si triste.

« Vraiment ? Vous prêteriez serment sur l'une des reliques de notre église de San Martin ?

- Oui mon seigneur, dit Roland en levant la tête triomphalement.

- Eh bien, qu'il en soit ainsi. Pour vous porter chance et fortune pendant votre voyage, un grand banquet comme il n'en a jamais été vu à Montendre sera organisé

lundi, déclara Guillaume sérieusement en se séchant encore les larmes du visage.

- Merci beaucoup mon cher seigneur. »

Aussitôt Roland revint à sa position initiale et comme l'humble serviteur de son seigneur qu'il était, il fit une grande révérence avant de partir lentement sans lui tourner le dos.

Derrière la porte de la salle, la jeune femme aux habits bleus et blancs l'attendait.

« Accompa... La servante fut soudainement interrompue par le chevalier.

- Non merci. Je peux descendre sans votre aide. »

Roland descendit rapidement, presque en courant, et après avoir traversé la haute-cour, il délia son cheval, monta sur celui-ci et sortit rapidement du château. Le soleil était bas et le ciel montrait déjà quelques reflets écarlates. Jophiel galopait comme s'ils essayaient de fuir du château. Roland semblait troublé, la peur se lisait sur son visage.

Quand ils arrivèrent au village, les rues étaient presque désertes et sur le ciel, quelques nuages noirs comme la cendre annonçaient une forte pluie. Après quelques secondes, Roland arriva à apercevoir sa maison, entre quelques pins touffus.

Il vivait dans une maison de deux étages en pierre, proche du gibet. Le rez-de-chaussée était un grand salon et à l'étage se trouvaient la chambre de Roland et une petite salle pour cuisiner. À côté de la maison était établie l'écurie de Jophiel. Sur le grand heurtoir de la porte de la

maison de Roland, était taillé le blason de Saint François : un heaume burgonde entouré de plumes blanches et rouges, et, en dessous de celui-ci, un écu rouge aux bords d'or et de rubis tacheté de fleurs de lis.

Dans le salon, il y avait une grande table en bois pour se servir de la nourriture et pour s'asseoir et parler tranquillement avec les invités. A côté de la table, il y avait un grand coffre qui contenait les armes de Roland, et à droite du petit escalier en bois qui conduisait au deuxième étage, se dressait une large cheminée en pierre. À l'étage, se trouvait le lit de Roland : une structure rudimentaire en bois et un matelas en plumes d'oie sur celui-ci. Sur le mur où s'appuyait la tête du lit du chevalier, quelques clous servaient à tenir l'armure de Roland. En face du lit, un grand placard en chêne gardait les habits de Roland. À gauche du lit, une porte en bois conduisait à la cuisine qui contenait : un four qui était en fait une cavité creusée dans le mur droit de la cheminée, une grande armoire avec des casseroles, une table pour pouvoir hacher et couper les aliments facilement.

Roland s'approcha rapidement de sa maison et entra brusquement dans la petite écurie. Il descendit de son cheval, entra dans sa maison, ferma la porte brusquement et monta les escaliers en courant, jusqu'à sa chambre. Il sentait comme si quelque chose de grand et de vivant palpitait dans son ventre. Il transpirait abondamment et il était très pâle. Il s'assit lentement sur son lit et se couvrit le visage avec ses mains froides.

« Comment vais-je tuer un monstre de feu sans aucune aide ? Vers où exactement devrais-je devoir le chercher ? Je vais mourir sûrement. Que vais-je faire ? J'ai déjà juré devant le seigneur que j'irai et que je reviendrai vivant. Peut-être que si je pars et que je vais vers une seigneurie voisine, je pourrais rester en vie. Mais non ! Je vais jurer devant une relique, je ne peux pas mentir ! De plus, cela ne correspond pas à mes principes ni à ma façon de penser ! ... »

Ses pensées étaient de plus en plus angoissantes et s'imposaient devant lui comme une grande montagne impossible à franchir.

Après quelques minutes, il décida de se coucher avec l'impression que, le jour suivant, les choses seraient plus claires. Cependant il fut incapable de s'endormir. Les heures passaient lentement et le chant d'un grillon qui s'était posé sur la fenêtre l'empêchait de trouver le sommeil. Après quelques heures, ses paupières commencèrent à se fermer lentement et Roland pu s'endormir.

Le jour suivant, il faisait beau et le vent était tombé. Cependant, Roland continuait d'être troublé : la loyauté envers son seigneur était un de ses plus importants devoirs. Il devait, désormais, partir à la recherche désespérée d'un monstre qui, selon ce que Guillaume lui avait dit, était comparable à ceux des anciens récits mythologiques et bibliques. Il se leva lentement, regarda par les fenêtres, et, tout à coup, il se rappela que ce jour-

là un grand banquet allait être préparé en son honneur, afin de pouvoir faire ses adieux.

Cela lui donna les forces suffisantes pour se lever et ouvrir son grand placard en chêne pour choisir ses plus beaux habits. Il prit des bottes en cuir rudimentaires, des cales blanches brodées avec des motifs géométriques et sur celles-ci, des culottes rouges. Il ajouta une houppelande verte et bleue aux manches brodées avec des fils d'or et pour bien la tenir, il noua une bande rouge en laine à la hauteur de sa ceinture. Pour finir, il enfila une cape en peau de loup sur la tunique. Après avoir mis ses robes, il descendit lentement les escaliers craquants et s'approcha de la grande table de la salle principale où reposait une grande et appétissante miche de pain à moitié mangée qu'il avait achetée quelques jours auparavant. Il la prit, arracha un bon morceau qu'il finit par manger avec appétit. Il laissa le pain sur la table, et se dirigea vers la porte.

Après être entré dans l'écurie de Jophiel, il monta sur celui-ci et l'éperonna. Aussitôt le cheval blanc commença à trotter en direction du château de Dominique. Ce lundi, le ciel était complètement bleu et quelques grands aigles aux ailes marron et à la queue blanche volaient majestueusement vers le château. Pendant que Roland traversait les petites rues de Montendre, quelques paysans sortaient de leurs commerces pour l'observer. Certains étaient conscients qu'un banquet allait avoir lieu ; les autres étaient seulement poussés par la curiosité.

Quand le soleil brilla haut et fort dans le ciel, Roland arriva au château et franchit le pont-levis déjà rabaissé pour le banquet. Il passa sous la grande barbacane tenant son cheval et vit comment, au centre de la basse-cour, le seigneur, Guillaume de Raimond se tenait à moitié allongé sur une longue chaise tenue par quatre servants vêtus avec des longues tuniques jaunes attachées à leur taille grâce à un cordon en paille. Dans la cour, deux bouffons, vêtus avec un habit bicolore vert et rouge, des culottes jaunes, des chaussettes à rayures marron clair et des chaussures en cuir qui avaient sur la pointe une petite cloche pratiquaient leurs numéros en sautant et en faisant d'étranges grimaces et des bruits qui arrachaient de timides sourires aux personnes, extrêmement bien vêtues, qui les regardaient.

« Soyez le bienvenu, monsieur Roland, dit Guillaume d'un geste de la main.

- Venez ici, monsieur Perrin ; prenez le cheval de mon humble chevalier et emmenez-le vers l'écurie ! dit-il à un homme bossu qui regardait les chevaux qui se tenaient dans l'écurie, assis sur un petit tabouret en bois. »

Tout de suite, l'homme s'exécuta, l'air surpris, et se dirigea vers Jophiel. Un peu nerveux, il fit une révérence au seigneur, puis à Roland.

« Par la Sainte Vierge Marie ! Je vois que vous n'avez pas hésité à vous parer de belles robes ! dit-il esquissant un sourire auquel le chevalier fut incapable de répondre. Suivez-moi, grand chevalier, le banquet en votre honneur commencera bientôt. »

Le seigneur lui indiqua alors le chemin vers le donjon du château. Ils traversèrent la haute cour et l'un des servants, s'approcha de la grande porte en bois et l'ouvrit. Ce jour-là, le donjon était majestueusement illuminé et révélait la richesse de Guillaume : des lampes d'araignée scintillaient dans les couloirs depuis les toits. Les bols qui hébergeaient les torches contenaient à présent de grands bouquets de *ilex aquifolium* et les sols étaient couverts d'immenses tapis en velours teints en pourpre phénicienne acquis par Guillaume pendant une invasion sanglante contre la seigneurie de Blaye.

Ils montèrent quelques étages et ils arrivèrent enfin en face de la salle du banquet.

« Retirez-vous, ordonna Guillaume aux servants aux grands dorsaux. Soyez le bienvenu dans ma grande salle réservée aux banquets, mon cher Roland. »

Le chevalier ouvrit la porte. Le seigneur, vêtu d'une houppelande rouge intense couverte par une grande cape en peau de lapin blanc, entra suivi de Roland. Le plafond, une grande coupole, était flanqué d'une moulure en pin sculptée en forme d'animaux et le toit était peint avec des images d'anges ressemblant à ceux du plafond de la salle du trône. Le sol était composé de centaines de tuiles qui formait l'écu de la maison de Raimond. Au centre, cachant la partie centrale de l'écu où se trouvait un grand lion doré crachant du feu, les serviteurs avait déposé un tapis en peau d'ours brun que le seigneur avait chassé lui-même. Sur les murs de droite pendaient de grandes tapisseries de Bayeux datant du règne de Guillaume I de Normandie et,

contre le mur du fond, on pouvait voir un grand récipient en terre cuite contenant une immense flamme entourée par deux étendards rouges. En face de celui-ci était placée une imposante statue en marbre représentant le seigneur de Montendre. Il portait une toge flottante de style grecque qui paraissait être fouettée par une douce brise imaginaire. Dans sa main droite, il brandissait un grand braquemart où l'on pouvait lire sur la poignée l'inscription *Alea iacta est* en fines lettres. Dans sa main gauche, il tenait l'une des têtes de ce qui semblait être l'hydre de Lerne. A côté de chacune de ses jambes, deux lions presque vivants le regardaient avec une certaine admiration.

Sur le grand tapis en peau d'ours, au milieu de la salle, se trouvait une table ovale, couverte par une nappe en soie blanche brodée par les meilleurs tisserands de la cour de Louis IX ; au centre des motifs où prédominait l'ataurique et aux bords des fractales formaient de jolies spirales. Sur la nappe, il y avait plusieurs couteaux, une fourchette tranchante et une hache de cuisine. Roland comprit qu'il s'agissait de la table à trancher. Ses fines pattes en argent, taillées en courbes représentaient quatre serpents qui soutenaient la table avec leurs gueules. Ils donnaient l'impression de bouger, leurs corps écailleux se tordaient, comme un mirage.

En face de la grande statue de Guillaume, il y avait une table plus haute que les autres. Elle était couronnée d'un grand dais en stuc polychromé aux motifs géométriques d'où pendait une grande toile en soie, qui dans sa délicate

danse, frottait légèrement les bords de la table. Au centre du dais, l'écu de Montendre était délicatement taillé et couvert de feuilles d'or et au-dessus de celui-ci se trouvait la devise *Fortes iros ad pugnam*. La table était recouverte d'une nappe noire peinte avec des dessins élaborés en pourpre phénicienne et en face de celle-ci, il y avait trois chaises en chêne au support rembourré avec une précieuse tapisserie représentant de jolies fleurs. Des petits lions étaient sculptés sur les rebords et quelques moelleux coussins noirs avaient été délicatement placés.

« Voyez-vous tous ces éléments d'architecture provenant de la culture Arabique ? dit Guillaume en montrant de son long doigt le dais. Ils furent rapportés jadis par un de mes aïeux du nom de Roland, après une escarmouche dans la péninsule ibérique pendant le règne de Charlemagne, qui hélas eut très peu de succès. »

Les pattes de la grande table principale étaient faites en chêne ; de sa partie inférieure se dressait un grand lion en or aux yeux rubis, rouges comme un feu vivement allumé. De chaque côté de la table, deux tables couvertes de nappes noires avaient été rajoutées afin de pouvoir recevoir tous les invités.

« Roland, mon cher serviteur, installons-nous ici, à la table principale. J'ai ordonné de la préparer avec le plus grand soin. Asseyez-vous à ma droite. »

Le seigneur se dirigea alors vers la table, sa grande cape ondoyait délicatement. Il s'assit sur la grande chaise au centre de la table et Roland le suivit, un peu étourdi. Il

s'assit sur la confortable chaise que Guillaume lui avait indiquée.

« Avant de laisser les invités entrer, je dois vous demander quelque chose. A la fin du banquet, j'ai prévu que vous prononciez quelques mots concernant votre voyage... Pourriez-vous faire cela ?

- Par Saint Jean Baptiste ! Mais oui, bien entendu ! Ce sera un honneur. Roland se mit à rire bruyamment.

- Thibaud ! Faites entrer les invités ! »

La grande porte de la salle s'ouvrit avec un grand frémissement et des dizaines de personnes portant leurs plus délicates robes avancèrent vers les deux tables situées sur les côtés. Une jolie dame de vingt-deux ans, vêtue d'une longue robe verte recouverte d'une fourrure en velours de renard et mise en valeur grâce à de fins ceinturons et de jolies culottes avec des guêtres, s'assit à gauche de Guillaume.

« Roland, je vous présente ma femme : Mélisande. »

Aussitôt Mélisande présenta sa main et Roland s'inclina avec délicatesse.

Les hommes qui défilaient, comme en procession, étaient d'aspects très divers : certains étaient très grands, d'autres très petits ; d'autres portaient des houppelandes rouges, noires, vertes ; certains étaient gros et d'autres trapus.

Soudain, des dizaines de serveurs, vêtus eux aussi d'opulentes robes entrèrent en troupeau et déposèrent sur les tables des plats en cuivre, des fontaines d'eau de roses en or avec des gravures élaborées afin que les invités

se lavent les mains entre les plats, comme l'ordonnait le protocole. Ils apportèrent aussi quelques grands plateaux en bronze pour les morceaux de rôti ; des cruches et des aquamaniles en or décorés de jolies gravures de fleurs.

Parmi les nombreux invités, Roland en reconnut certains comme Pierre-Roger de Mirepoix, Amaury VI de Montfort, vicomte de Carcassonne, et Hugo de Coligny, grand chevalier et prince de Coligny.

Roland, perdu dans ses pensées, fut soudain réveillé par une forte fanfare. Un cuisinier vêtu d'une ample tunique blanche fit son apparition.

« Que les tables soient servies pour que nos invités puissent déguster les plats dans l'ordre que j'ai choisi ; nous allons commencer par les meilleurs fruits et légumes de saison »

Des dizaines de serviteurs entrèrent. Cinq hommes portaient sur un piédestal un grand arbre en argent qu'ils déposèrent sur le sol, en face de la table à trancher. On distinguait des cerises rouges, de grandes fraises et des nectarines jaunes minutieusement accrochés avec de fins fils d'or. Entre ses larges racines, de succulents oignons, carottes, haricots, artichauts étaient couverts de sauces piquantes accompagnés de jus de fruits acides et exceptionnellement épicés grâce au meilleur poivre et safran. Les autres apportèrent des jarres de toutes les formes possibles et imaginables. Ils commencèrent à remplir les coupes et les aquamaniles d'un hydromel épicé, de bière au clou de girofle et gingembre blanc et d'hypocras. Ensuite, d'autres serviteurs sortirent de la

cuisine, mais cette fois-ci, les mains vides. Ils se dirigèrent vers les invités d'une allure gracieuse et légère et leur demandèrent ce qu'ils désiraient.

L'entrée était excellente, tout comme les boissons, mais Roland ne mangea pas beaucoup, seulement des fraises, des oignons et quelques grenades. Après une discussion animée entre Guillaume et le comte de Bordeaux, une autre fanfare résonna des entrailles de la cuisine et le cuisinier, suivi de sa horde de serviteurs, annonça le deuxième service :

« Que nos invitées dégustent notre meilleure viande de chasse : des sangliers, des cerfs et de succulentes perdrix chassées par son excellence le seigneur de Montendre. »

Les serviteurs apportèrent des perdrix cuites au four à bois avec leur plumage et ils les laissèrent sur le plateau de la table à trancher. Ils les coupèrent en petits cubes afin de pouvoir les prendre avec les trois doigts réglementaires. Roland tourna son regard vers la porte et vit plusieurs ménestrels vêtus de tuniques rudimentaires qui se préparaient, portant avec eux luths, tambours, harpe et flûtes en bois. Le chevalier vit alors un serviteur extrêmement mince s'approchait de lui avec un plat contenant des morceaux de perdrix. Il commença donc à manger de bon appétit accompagné par la belle musique des ménestrels. Ensuite, vinrent le sanglier et le cerf, tout aussi succulents. Le deuxième service était également composé d'oies, de poulets et de cygnes et finalement, le troisième service, de veau.

Soudain le carillon d'un verre fit sursauter Roland et le ramena à ce merveilleux monde d'interminables rires, de belles chansons et de succulents plats. C'était Guillaume qui cherchait à attirer l'attention des invités déjà ivres :

« Ce banquet auquel nous assistons a été préparé en l'honneur de mon très humble chevalier : Roland de Saint François, afin de lui souhaiter bonne chance durant son long voyage. Je lui laisse maintenant la parole. »

Roland se sentit soudain étranger à ce monde opulent et plein de confort auquel il avait cru appartenir pendant quelques heures. Cela ressemblait à présent à un rêve lointain. La bête ! Le voyage ! Les mots qu'il devait dire ! Il avait tout oublié ! Qu'allait-il faire ?

Le seigneur lui fit plusieurs signes pour qu'il se lève et Roland obéit. Il se dressa sur ses jambes flageolantes, sentant son cœur battre dans sa gorge. Le silence envahit la salle.

« Merci, son excellence le seigneur de la riche et prospère seigneurie de Montendre. Je vais, il est vrai, faire un grand et dangereux voyage vers des terres inconnues mais c'est pour sauver et servir Montendre et son seigneur. J'accomplirai donc ma mission. Mon désir est d'obéir à tout ce que Dieu et mon seigneur m'ordonne. Vive notre seigneur, vive le roi et vive le très saint et pur royaume de France ! » Il prononça ces paroles en improvisant, un vase à la main.

Les rires, les discussions, les danses, et les tentatives de séduction reprurent peu à peu, comme si les invités ne

ressentaient pas le moindre intérêt pour ce qu'il venait de se passer, comme si ce banquet avait été organisé à l'occasion d'un mariage ou d'une importante victoire.

Quelques minutes plus tard, les bouffons que Roland avait aperçus dans la cour entrèrent dans la salle et les invités durent mettre fin, un peu à contrecœur, à leurs danses. Les ménestrels rangèrent leurs instruments et sortirent après avoir reçu, de l'un des serviteurs de Guillaume, un sac d'écus en or. Roland se souvint de la phrase de son père : « “ Dans ce monde rien n'est gratuit, pas même la grâce de Dieu ; celle-ci ne peut s'obtenir que par un grand dévouement. ” Et il avait bien raison ! » pensa Roland.

Sans que Roland n'eût le temps de s'en rendre compte, les bouffons avaient déjà pris place, accompagnés de grimaces, de vives couleurs et de petites cloches. Les invités riaient aux éclats mais Roland, lui qui normalement ne pouvait s'empêcher de laisser échapper son rire strident, était incapable de se joindre à eux. Roland pensait seulement à une chose, son voyage. Le spectacle passa lentement pour lui. Quand les bouffons se pressèrent pour obtenir leur dû, le seigneur s'approcha du chevalier.

« Vous me semblez bien pâle. Vous sentez-vous bien ? »

- Oui, oui. C'est peut-être à cause de la lumière. »

Roland mentait tout en essayant de conserver une expression naturelle, même s'il savait que cela était presque impossible.

Quand le ciel se couvrit de flammes rouges et scintillantes, les invités commencèrent à partir. Un vieil

homme robuste que Guillaume avait vu vider sa coupe plusieurs fois, marchait de travers. Il pencha dangereusement vers la droite et finit par tomber par terre. Quelques serviteurs durent l'aider à se relever. La salle était à présent silencieuse, comme avant banquet. Guillaume et Roland se retrouvèrent seuls ; rien que tous les deux.

« Allons-y, il ne faut pas perdre de temps. M. le curé est déjà prévenu. Vous devez, comme vous me l'avez promis, prêter serment devant la relique de Saint Martin. On devra y aller discrètement, les nobles sont au courant de la crise que connaît notre royaume, mais si les paysans la découvraient, la situation à Montendre deviendrait incontrôlable. »

Roland avait oublié qu'il devait prêter serment mais il avait juré de servir son seigneur. Une main tira sur ses culottes et l'invita à se lever. Quand le chevalier releva la tête, il se trouva face à un homme portant une ample tunique marron avec un capuchon qui ne laissait même pas voir son menton.

« Tenez, habillez-vous et partons vers l'église. », lui dit Guillaume, méconnaissable.

Roland enfila la tunique par-dessus ses luxueux habits. Ils sortirent de la salle sans faire le moindre bruit. Ils traversèrent les couloirs et sortirent vers la haute-cour déserte. Puis, ils traversèrent la basse-cour et laissèrent le château derrière eux. Soudain, Roland arrêta de courir.

- Et Jophiel ? Comment vais-je le récupérer ?

- Soyez tranquille, cher Roland. Quand vous rentrerez chez vous et regarderez par la fenêtre, Jophiel sera déjà dans son écurie. Ne vous en faites pas pour cela. »

Aussitôt les deux hommes, que l'obscurité camouflait, reprirent leur chemin, entourés de l'incessante stridulation des criquets. Enfin, comme des fantômes de l'ombre, ils arrivèrent en face de l'église de Saint Martin de Montendre.

L'église romane de Saint Martin de Montendre, avec ses gros murs en calcaire et ses petits vitraux peu nombreux ressemblait à une petite forteresse. Cependant, elle contenait quelques éléments qui rappelaient ceux des plus grandes basiliques. Au centre, sur le toit, se dressait une grande tour de clocher en calcaire. Ses cloches en fer sonnaient toutes les heures. Deux tours circulaires couronnaient les deux côtés de la grande porte principale aux grosses charnières en fer, ce qui donnait à l'église une forme de croix latine, vue du ciel. Le sol était en bois rugueux. Au centre de la nef centrale se trouvait la cuve baptismale en granit massif. La nef centrale était un ample couloir sur lequel se tenaient d'imposant arcs qui provoquaient un fort écho lorsque quelqu'un parlait. Dans les deux autres nefs latérales, on trouvait des sièges pour que les fidèles puissent s'asseoir et écouter la messe. L'autel majeur était vraiment splendide. Placé sous une voûte peinte, il était composé de colonnes aux chapiteaux corinthiens et recouvert d'or, de précieuses mosaïques et de miniatures.

Les deux hommes s'approchèrent silencieusement de la grande porte en bois et la poussèrent de toutes leurs forces. Ses grosses charnières en fer grincèrent ce qui fit sursauter Roland et Guillaume. Enfin, ils entrèrent dans l'église illuminée par de grandes torches. Ils refermèrent la porte dans un bruit sourd qui résonna dans tout le bâtiment. Les deux hommes, couverts par leurs amples tuniques, se mirent à marcher dans la nef centrale. Soudain, la porte de la sacristie s'ouvrit et le curé Louis apparut.

Louis était un fidèle dévot et ce depuis son plus jeune âge. Son père et sa mère, très croyants, lui avaient transmis la foi. À l'âge de seize ans, il devint moine et quelques années plus tard, curé de Montendre. Louis était grand et maigre avec le sommet du crâne rasé. Son crucifix en argent pendait, comme toujours, à son long cou mince. Ce jour-là, Louis portait une tunique en soie blanche et une longue cape rouge et pour une raison inconnue, il se montrait plus énergique et gai que d'habitude.

« Par Saint Jean Baptiste ! Je ne vous attendais pas si tôt mais allons-y, j'ai presque tout préparé. »

Sa longue cape rouge comme le sang ondoyait. Il prit une vieille Bible et la déposa sur un grand piédestal en or qui mesurait au moins un mètre de haut.

« Merci cher Louis de nous accueillir dans la maison de Dieu et de célébrer cette cérémonie, dit Guillaume. – Enlevez la tunique que je vous ai offerte, je vous en prie, ici, elles ne servent à rien. », chuchota-t-il à Roland qui

enleva sa tunique laissant apparaître ses beaux habits. Le seigneur fit de même. Ils les déposèrent sur un banc.

« Approchez-vous, cher seigneur, et aidez-moi. »

Le seigneur s'approcha du curé et le suivit jusqu'à une croix taillée en pierre à même le sol. Ce n'était pas une simple croix, c'était la tombe de Saint Martin, creusée dans le sol de l'église. D'un geste de la main Louis indiqua à Guillaume de prendre une espèce de poignée. Ils tirèrent et tirèrent mais la pierre ne bougeait point.

« Pour l'amour de Dieu ! Cela pèse beaucoup plus que ce que je pensais ! » s'exclama Guillaume.

Enfin les deux hommes réussirent à extraire le cercueil. Ils le rapprochèrent de la table avec beaucoup de difficultés et le déposèrent délicatement par terre, face à la Bible, sous l'œil attentif de Roland qui était émerveillé et stupéfait à la fois par cet objet qui contenait les restes sacrés du corps d'un Saint.

« Saint Martin, se dit Louis à lui-même avant de se signer. - Approchez-vous, grand chevalier. », ordonna le curé. Roland s'agenouilla et ferma lentement les yeux. Jurez-vous sur la Sainte Bible, parole de notre Seigneur et sur Saint Martin de Montendre que vous resterez fidèle à Guillaume de Raimond aussi bien dans l'abondance que dans la pénurie ?

- Oui, je le jure.

Louis traça sur son front une croix avec de l'huile sainte.

- Jurez-vous sur la Sainte Bible, parole de notre Seigneur et sur Saint Martin de Montendre, que vous ferez

tout ce qui est en votre pouvoir pour accomplir votre mission ?

- Oui, je le jure.

Louis traça une seconde croix sur sa poitrine.

- Qu'il en soit ainsi, que l'huile sainte accordée par notre seigneur Dieu pénètre en vous et vous aide dans vos actions futures. », conclut le prêtre.

Le corps de Saint Martin, la cérémonie et son air solennel ; Roland croyait être dans un rêve. C'était un sentiment, une sensation totalement étrange pour lui.

« Levez-vous, grand homme d'esprit. »

Roland se leva lentement, les yeux encore fermés, s'approcha de son seigneur qui lui tendait sa tunique. Ils se levèrent et Louis s'exclama d'un ton un peu trop jovial :

« Que Dieu vous bénisse ! »

Aussitôt et sans se dire un mot, les deux hommes remirent leurs tuniques et sortirent de l'église. Ils coururent rapidement entre les ruelles pavées. Enfin, ils arrivèrent en face de la maison de Roland.

« Demain vous partirez. Je dois maintenant rentrer au château. »

Guillaume disparut dans les ténèbres de la nuit tel un mirage. Roland entra dans sa maison, monta lentement les escaliers et après avoir enlevé ses vêtements, se jeta d'un grand saut sur le lit.

Les heures passaient, longues et lourdes. Roland n'arrivait pas à s'endormir. Pas à cause de la peur, comme le jour précédent, mais plutôt à cause de l'envie de découvrir et d'explorer. Souhaitant s'endormir une fois

pour toute, le chevalier s'assit sur une chaise et regarda le ciel et les étoiles comme tant de fois il l'avait fait ce qui lui permit d'embarquer dans le merveilleux navire des rêves.

Le jour suivant, il se leva. L'air était frais et le jour clair. Le reflet du soleil sur son armure l'aveuglait et un étrange brouhaha, semblant venir de l'extérieur, l'entêtait comme une assommante mouche. Il se leva lentement, les yeux humides, et après avoir regardé l'immense prairie, il décrocha son armure. Il prépara ses affaires : son écu, son épée, son heaume. Il descendit et s'approcha de la table. Il prit tous les maigres aliments qu'il avait et les mit dans un grand sac puis il sortit. Il se rendit compte que Jophiel était dans son écurie, mâchant tranquillement quelques morceaux de paille, totalement étranger au grand tournant que sa vie et celle de son maître allait prendre. Roland s'approcha de lui. Il l'équipa, lia le sac de victuailles à la selle et monta. Alors qu'il se disposait à l'éperonner, le brouhaha qu'il entendait depuis ce matin devint de plus en plus fort, tel une grande avalanche. Alors, pour satisfaire sa curiosité, il fit tourner son cheval d'un habile coup de poignet.

Il découvrit alors quelque chose qu'il n'aurait jamais pu imaginer. Montendre tout entier, guidé par son seigneur se dirigeait vers sa demeure. Guillaume, vêtu d'une magnifique hermine, s'approcha sur son cheval et dit discrètement à Roland :

« Je leur ai expliqué que vous partiez pour une mission d'affaire qui allait vous rendre plus riche que tous les princes d'Orient. »

La foule était partout autour de Roland. Les jeunes femmes pleuraient, les hommes, certains connus et d'autre non, s'étaient rassemblés pour lui faire leurs adieux. Même les paysans les plus réservés, les plus réticents à montrer leur admiration, s'étaient réunis. Soudain, les paysans formèrent un grand couloir jusqu'à la vaste prairie, ce qui étourdit Roland. Il reprit ses esprits, se tint droit et contempla cet événement inouï.

« Que notre noble chevalier ait le plus sûr des voyages! Le peuple de Montendre sera toujours avec vous ! cria le seigneur. »

Un brouhaha se fit entendre. Les cris résonnaient, les mouchoirs en toile et quelques crépines couvraient le ciel comme d'étranges oiseaux sans ailes. Roland comprit qu'il devait partir. Les fanfares sonnèrent comme jamais Roland ne les avait entendues, fortes et claires comme une cascade. Cela faisait longtemps que le chevalier n'était pas sorti de la seigneurie. Les guerres où il avait risqué avec sa vie étaient déjà lointaines. Il se rendit compte, pendant ce court instant, que l'anxiété qu'il ressentait depuis la nuit dernière n'étaient pas due à la peur. Pour une raison qui échappait à sa compréhension du monde et de la vie, il brûlait d'envie et de désir de partir vers l'inconnu et le danger. De plus, rien ne le retenait ; il n'avait ni femme, ni enfants.

Roland commença à traverser le couloir improvisé quand Guillaume, chevauchant son destrier, se planta devant lui. Il portait un sac bien rempli. Il le leva afin que son chevalier puisse en apprécier le contenu.

« Roland de Saint François, pour vous aider dans votre voyage, j'ai ordonné que l'on vous prépare de nombreuses victuailles. Tenez. »

Roland prit le grand sac et il le remplaça par celui qu'il avait pris avant de partir et qui était presque vide. Il éperonna Jophiel et partit vers le Nord-Ouest en direction de la forêt de Lotlum.

« Que Dieu vous protège et guide votre chemin. » entendit Roland, au loin.

Roland trottait dans la verte prairie tachetée de fleurs bleues, jaunes et pourpres qui entourait la seigneurie. Son haubert tintait au rythme des trots du cheval d'un bruit métallique et quelques petits oiseaux chantaient au loin.

Avant de s'enfoncer dans la forêt, Roland savait qu'il devrait trouver un compagnon. Il se rendit donc dans une petite taverne dans le royaume des nains : « Le Grand Nain ». Le royaume des nains était formellement interdit aux paysans. Une grande muraille, construite depuis des siècles l'entourait de façon à bien séparer le territoire des hommes de celui des nains. Roland, le regard clair, s'avança vers la muraille, haute et imposante, dominant tout ce que l'œil pouvait apercevoir.

« Que faites-vous par ici, noble chevalier ? lui demanda un homme qui surveillait depuis l'étroit chemin

de ronde. Il portait de grosses braies et une courte cotte marron.

- Je souhaite entrer dans le village des nains ! s'exclama le chevalier.

- Palsambleu ! Ne savez-vous donc pas que les nains sont des êtres violents, barbares et sans loi ? Ils vous tueront !

- Êtes-vous déjà entré dans ce village ?

- Non, je le reconnais, dit l'homme d'un air incrédule.

- Allez-vous me laisser passer ou allez-vous vous conduire comme si j'étais un paysan ? »

Soudain, la grande porte de fer s'ouvrit et Roland put traverser la muraille. Le chevalier ne voulait pas provoquer d'effervescence donc, au lieu de passer par l'entrée du village, où il attirerait tous les regards, il décida de faire un détour. Certes, le village n'était pas très propre et les maisons étaient un peu délabrées mais il n'était pas aussi primitif que ce que les légendes racontaient. A l'orée de la grande forêt de Lotlum, se trouvait une petite taverne sculptée à l'intérieur d'un large tronc d'arbre très ancien : « Le Grand Nain ». Cette taverne était le point de rencontre de la pire racaille, le carrefour de la contrebande. « Le Grand Nain » appartenait à un vieux nain appelé Running. Running était un vieil ami de Roland car ce dernier avait déjà osé traverser la muraille, lors de l'une de ses aventures.

Un énorme heurtoir en argent représentant la tête d'un lion était soudé sur les grandes portes en sapin à charnières dorées. « Le Grand Nain » était la taverne la plus

célèbre de tout le village des nains. Cette taverne était aussi connue pour son excellente bière et pour l'accueil chaleureux réservé aux clients. Quand quelqu'un entrait, le tavernier le recevait avec un large sourire, et si le client était de bonne humeur et n'avait pas l'air violent, il le traitait comme s'il le connaissait depuis toujours.

Roland s'avança, attacha son cheval à un gros tronc et ouvrit la grande porte. Le sol de la taverne était en chaîne, tout comme les tables et les chaises. Un murmure général s'empara de la salle. Assis autour des tables, des dizaines d'hommes et de nains masqués par leurs capuchons parlaient en se cachant discrètement la bouche. Running sortit de la cuisine et vit le chevalier. Son visage s'illumina de joie. A vrai dire, il avait perdu tout espoir de revoir son ami. Il sauta par-dessus le comptoir d'une façon incroyablement agile et se précipita pour lui serrer la main.

« Mon très cher ami ! Soyez le bienvenu ! Prenez place et racontez-moi ce que vous êtes devenu. Le temps passe si vite...

La poignée de main commençait à être oppressante ; Roland ne sentait plus sa main.

- Veuillez m'excuser mais je suis un peu pressé. Peut-être une prochaine fois. Je cherche une personne qui ait suffisamment de courage pour m'accompagner durant un long et dangereux voyage. Il doit être fort et loyal.

- Asseyez-vous donc à cette table. », dit Running montrant de son gros doigt une petite table au fond de la salle où un nain d'aspect menaçant était assis.

Roland s'approcha de la table. Le nain à la longue barbe noire et épaisse restait imperturbable. Il s'assit.

« Que faites-vous, noble chevalier, dans ces lieux interdits à ceux de votre espèce ? grogna le nain. Roland avait du mal à comprendre ses propos.

- Je cherche un compagnon de voyage pour une dangereuse mission.

- Le danger m'est égal. Dites-moi donc, si j'accepte ; qu'est-ce que j'aurais en échange ?

- D'énormes richesses comme vous n'en n'avez jamais vu !

- Et en quoi consiste cette mission ? » Le nain semblait soudain intéressé.

Ils parlèrent pendant des heures et des heures jusqu'à ce que le soleil ne soit plus qu'une faible étincelle. Roland parla de la bête, de l'argent, des richesses que possédait son seigneur. Le nain, qui répondait au nom de Soiring, parla de sa vie, de son passé et de pourquoi il se trouvait dans la taverne. De temps en temps, Running sortait de la cuisine pour surveiller la cantine et criait gaiement : « Le Grand Nain, la meilleure cuisine traditionnelle du royaume des nains » puis il récitait par cœur les innombrables spécialités.

Soiring, qui mesurait à peine un mètre vingt, portait toujours son grand heaume en fer et une cotte en cuir de cerf et sous celle-ci un haubert en fer nain, des plus résistants, ainsi qu'une hache dans son boudrier. Ce jour-là, il portait également des bottes amples et noires comme le charbon. Sa voix ressemblait à un grognement grave.

Quand il marchait pour raconter ses batailles, ses cheveux noirs, gras et emmêlés se balançaient légèrement. Soiring, rude comme l'écorce d'un vieux tronc, portait sur son visage de nombreuses cicatrices et il en était fier. Soiring était un renommé marchand de la meilleure herbe à pipe de tout le royaume français et anglais. Ses produits avaient toujours eu une place dans les plus luxueux palais mais pour une raison que seul lui connaissait, il fut privé de toutes ses richesses et exclu de la communauté naine. A présent, Soiring n'était qu'un simple nain, pauvre, ne possédant que de lointains souvenirs, déjà floues. Il errait dans forêt de Lotlum, verte et sauvage et dans d'autres parages éloignés et inhospitaliers, accomplissant, quand l'opportunité se présentait, des travaux, plus ou moins compliqués en échange de quelques deniers, pour, peut-être, s'il avait de la chance, les dépenser dans son seul plaisir : déguster une bière bien fraîche dans « Le Grand Nain ».

La taverne presque vide, ils décidèrent de se lever. Roland aperçut Running, de l'autre côté de la salle, qui les guettait du coin de l'œil. Quand le tavernier se rendit compte que Roland le regardait, il pénétra d'un bon dans sa cuisine. Roland ne donna pas vraiment d'importance à son comportement. C'était un vieux nain sympathique et sans malice. Ils s'avancèrent vers la porte et Roland l'ouvrit d'un geste gracile. Elle grinça légèrement mais le bruit fut noyé par les cris de Running qui courait derrière eux. Il tenait une grande roue de fromage dans ses mains.

« Attendez ! Par le Saint sang de Dieu ! Attendez ! Pardonnez-moi mais j'ai écouté une partie de votre conversation et je tiens à vous offrir ce merveilleux fromage mariné à l'huile. Tenez. - Il tendit ses bras et donna le fromage à Roland, qui le prit avec plaisir.

- Mon cher ami ! Votre curiosité me réjouit ! dit Roland et il commença à rire subitement d'un rire réel et incontrôlable, un rire très rare en ces temps obscurs.

- Que Dieu vous bénisse ! s'exclama Running et il retourna dans sa taverne.

- Avez-vous un cheval ? demanda Roland au nain.

- Pas vraiment, j'ai un âne.

- D'accord, je ne vois pas pourquoi cela poserait problème. Mais avant toute chose, je vais garder ce délicieux fromage que le bon seigneur nous a offert. »

Roland s'approcha de Jophiel et mit le succulent fromage dans le sac des victuailles.

« Mon âne est par ici ; suivez-moi », dit Soiring de sa voix enrouée.

Roland suivit Soiring et vit un âne aux poils marron et à la tête recouverte d'une armure originellement destinée aux destriers. Cet âne brayait sans trêve et le regardait fixement, comme si ses yeux et ceux du chevalier étaient unis par un fil invisible.

Le nain monta sur l'âne après l'avoir délié mais celui-ci commença à sauter comme s'il essayait de renverser son cavalier. Enfin, Soiring le prit par les brides et après plusieurs tours vertigineux, l'animal se calma. Roland se retourna et, d'un saut agile, s'assit sur Jophiel. Il l'éperonna

doucement et son cheval commença à trotter gaiement suivi par l'âne du nain.

Ils arrivèrent enfin devant la forêt, qui se tenait là, telle une immense et menaçante forteresse inexpugnable. L'homme et le nain se regardèrent instinctivement pendant que leurs montures pénétraient dans la sauvage Lotlum. Les branches craquaient sous les pas des animaux et après quelques minutes, les rayons de soleil disparurent et ils furent encerclés par l'obscurité.

Cinq jours passèrent. Cinq jours à chevaucher, sans arrêt, dans le seul but d'atteindre le Nord-Ouest qui était de plus en plus difficile à trouver. Leurs yeux s'étaient habitués à l'obscurité mais parfois, quand ils s'arrêtaient pour manger, des bêtes aux rires diaboliques et malicieux semblaient les poursuivre. Pendant la nuit, elles semblaient se multiplier. Quand ils entendaient quelque chose ou quelqu'un criait, ils priaient Dieu pour ne pas être les prochains à être dévorés. Malgré leur expérience, les deux héros n'avaient jamais vécu d'aventures aussi dangereuses. Les coups et les blessures se multipliaient. Roland se rendit compte alors de ce que signifiait la vraie peur.

Le sixième jour, Roland et Soiring trouvèrent un court d'eau dans lequel ils laissèrent boire leurs animaux. Le chevalier en profita pour aiguiser son épée avec une fine pierre qu'il avait trouvée dans le ruisselet pendant que Soiring faisait la sieste et ronflait bruyamment, couvrant le doux murmure de l'eau. Soudain, une grande lueur

blanche aveugla Roland, et quand il regarda vers le haut, elle était si intense qu'elle semblait avoir brûlé le sommet des arbres. La lumière s'atténa aussitôt et le chevalier comprit qu'elle provenait de l'intérieur de la forêt. Il sentit qu'il devait la suivre. Les victuailles commençaient à manquer, le rationnement était de plus en plus strict et il avait la conviction qu'en suivant cette lumière, il trouverait de l'aide et un peu de réconfort. Les gargouillis du ventre de Soiring dissipèrent sa rêverie. Il se retourna pour le regarder et il se rendit compte que ses nombreuses blessures avaient disparues. Il regarda son propre bras, plus aucune trace de ses coupures !

« Compère ! Réveillez-vous vite ! Vos blessures ont guéri !

Soiring se réveilla en sursautant.

- Mmm ! Pourquoi me réveillez-vous, espèce de...- Il se rendit compte de ce que le chevalier venait de lui dire. - Eh ? Mais, où sont mes plaies, et mes entailles ? Seulement la grâce divine peut faire de tels miracles !

- Et si je vous disais que c'est peut-être la très Sainte grâce de Dieu qui a provoqué cela ?

- Expliquez-vous. Il frotta sa barbe noire et grasse.

- Pendant que j'aiguisais mon épée, j'ai vu une forte lumière blanche, d'une pureté jamais vue, et avant même de pouvoir dire quoi que ce soit, toutes nos blessures avaient disparu. Nous devons la suivre.

- D'accord, de toute façon, on n'a rien mieux à faire. »

Ils sautèrent sur leurs montures et chevauchèrent pendant plus d'une journée et quand le ciel étincelant de

feu se teignit de vermeil, ils arrivèrent dans une grande clairière où se trouvaient une petite cabane à gauche et, au centre, un grand lac regorgeant de poissons sautillants. La vue était magnifique, comme improbable ; un mirage peut-être ? Mais ils étaient bien là, sans voix et éblouis.

Ils descendirent de leurs montures et avancèrent lentement. L'herbe, verte et spongieuse, s'adaptait sous leurs pieds tel un nuage. Ils lièrent leurs montures à un arbre solide et entrèrent dans la mystérieuse cabane. Les charnières grincèrent légèrement. La cabane se composait d'un seul étage, elle était complètement construite en bois de chêne et au milieu se trouvait une table ronde couverte par deux grosses couvertures en laine de mouton, et sur celles-ci, cinq sacs remplis de provisions.

« Dieu soit béni ! Enfin de quoi manger. », s'exclama le nain.

Ils vécurent dans cette cabane pendant une semaine, une paisible et tranquille semaine. Tous les matins, ils se réveillaient sous de grosses et chaudes couvertures, douces comme les cheveux de la plus belle dame que le monde n'ait jamais connue. Ensuite, ils passaient le reste de la journée à explorer les alentours, à chasser ou à pêcher. La faune du lac était vive et variée. Au fond, les algues et autres plantes de toutes les couleurs étaient abondantes.

Un matin, alors qu'ils dévoraient de succulents brochets à la chaleur d'un bûcher, Roland observa Soiring qui s'extasiait devant son festin et lui dit :

« Le temps presse, nous devons continuer notre chemin maintenant.

- Ce lieu est vraiment idyllique, mais malheureusement, vous avez raison.

- Finissons ce bon repas et ensuite, nous préparons nos affaires et nous partons. »

Après le repas, ils éteignirent le feu qui crépitait et se dirigèrent vers leurs montures qui broutaient tranquillement. Ils avaient rassemblé leurs affaires dans de grands sacs en toile marron. Ils chargèrent les animaux et partirent en direction de la forêt.

Ils parcoururent quelques mètres, et à leur grande surprise, ils sortirent de la forêt. Ils avaient atteint l'autre extrémité. Ils découvrirent une profonde vallée recouverte de fines herbes et de fleurs de toutes les couleurs : pourpre, vermeille, jaune, et même bleu, mais un bleu vif, un bleu comme celui de la mer ou du grand ciel. Au loin, de hautes montagnes se dessinaient en dessous du ciel. Le ciel, lui, était clair, très clair. Nos deux aventuriers fermèrent alors les yeux. Ils désiraient contempler le paysage, mais leurs yeux, habitués à l'obscurité de la forêt, les démangeaient douloureusement. Enfin, ils les entrouvrirent et avancèrent. Jophiel trotta de joie et l'âne de Soiring brayait et sautillait. C'était la première fois que Roland voyait sourire le nain. Au fond de la vallée se tenait un petit château fort au donjon carré. Sur une basse motte,

on pouvait voir quelques habitations entourées par une muraille de pierre et protégées par deux tours. Non loin de là, quelques maisons et une dizaine de ruelles.

« Allons-y, indiqua Roland. - Ils descendirent la verte vallée au trot. - Je vois une auberge au loin, nous pourrions loger là-bas ? Une demeure tranquille qui n'attirera pas trop l'attention ; voilà ce dont nous avons besoin. Le seigneur nous hébergerait dans son château si nous le lui demandions, bien sûr, mais...

- Oui, je comprends, conclut Soiring. »

Ils arrivèrent au village ; les rues étaient désertes et silencieuses. Près de la porte de l'auberge, sur une pancarte, on pouvait lire « Auberge de Mirambeau ».

Ils laissèrent leurs montures dans une écurie et entrèrent. Dans la salle principale, il y avait un homme vêtu d'une grosse cotte, très maigre et avec les cheveux raides et extrêmement gras.

« Bienvenus dans la grande auberge de Mirambeau ! Que puis-je faire pour vous ? Que cherchez-vous ?

- Nous voudrions un toit pour quelques jours, dans la plus grande discrétion, aucune question, expliqua Roland.

- Soyez les bienvenus, bons et courtois seigneurs ! Pour combien de temps ? ajouta-t-il.

- Nous ne savons pas encore mais croyez-moi, on vous payera dûment.

- Vous êtes chevalier, je vous ferai confiance. Montez et entrez dans la deuxième chambre.

Ils montèrent un escalier délabré et arrivèrent face à un couloir étroit avec trois portes. Ils entrèrent dans la deuxième.

La chambre était faiblement illuminée. Le lit était le seul meuble présent dans la pièce. Ils laissèrent leurs armures dans un coin et se couchèrent dans le lit qui grinça bruyamment sous le poids du nain.

Quelques heures plus tard, je ne saurais dire combien, Roland se réveilla en sursaut. Une sensation étrange l'envahit, un mélange de tristesse et de froid, comme le souffle de la neige. Soudain, il entendit des cris au loin et se précipita pour réveiller son compagnon.

« Réveillez-vous, lui dit-il en secouant son bras.

- Mais qu'est-ce qu'il se passe maintenant, c'est déjà la deuxième fois que... J'entends des cris ! Allons voir dehors ! »

Ils s'emparèrent de leurs armures puis descendirent en courant dans l'obscurité. Ils trouvèrent le propriétaire de l'auberge tremblant dans un coin.

« Racontez-nous, que s'est-il passé ? Pourquoi tremblez-vous ainsi ?

- Des chevaliers sont venus, ils sont en train de tout brûler sur leur passage. Mais ils ne sont pas...normaux, ils ne sont pas humains, je ne saurais l'expliquer. », dit l'homme, apeuré.

Ils s'approchèrent de l'entrée. Les maisons brulaient par centaines. Les habitants terrifiés, couraient et hurlaient. Au milieu de ce chaos, des chevaliers, montés sur de grands chevaux, semaient la terreur. Quelques-uns

étaient noirs et d'autres marron aux yeux noirs. Les chevaliers portaient de longues tuniques à capuche et de grands heaumes en fer, mais un fer flamboyant et tranchant, comme Roland n'en avait jamais vu. Ils portaient tous de grandes torches et de longues épées et certains brandissaient des lances avec un étrange étendard. Au loin, un être qui ressemblait à un homme était assis sur un trône en fer porté par une immense bête au corps écailleux et d'une couleur rouge vif. Roland aperçut quelque chose qui était encore plus incroyable. La torche de l'un des chevaliers éclaira son visage et Roland se rendit compte que la chair sous son heaume était pourrie ; on pouvait même apercevoir une partie de son crâne. Le corps de Roland se figea de peur. « Non ! réagit-il, je dois servir mon seigneur fidèlement, comme je l'ai juré. Je ne peux pas me permettre d'hésiter maintenant ». Il regarda les yeux de son compagnon, noirs comme la nuit profonde et lui dit :

« Allons-y, nous devons partir, notre vie en dépend. Contre ces misérables hommes ou plutôt bêtes, nous ne pouvons rien. »

Roland sortit quelques écus d'or et les lança vers le propriétaire de l'auberge qui continuait à trembler. Soiring et Roland sortirent à grande hâte et sautèrent sur leurs montures en les éperonnant. Les deux animaux partirent au galop, d'abord le cheval puis l'âne, comme s'ils avaient été avertis de ce qui allait se passer.

Ils se dirigèrent vers l'Ouest, rapides comme la foudre dans l'obscurité de la nuit, laissant derrière eux la lumière

des torches et du feu. Roland s'arrêta, se tourna vers le village et vit ce qu'il craignait le plus. Pour une raison inconnue, les chevaliers aux tuniques noirs avaient quitté Mirambeau et poursuivaient nos deux héros. Ils se rapprochaient à toute allure. Soudain Roland entendit un cri, un cri perçant et déchirant. L'un des chevaliers venait de couper l'une des pattes de l'âne de Soiring. Aussitôt, Roland ralentit et s'approcha de Soiring. Ce dernier, s'élança dans les airs, d'un saut que Roland n'aurait pu imaginer, et monta sur le cheval. Cependant, le chevalier noir perça l'un des sacs de victuailles, puis un autre. Toute leur nourriture se perdit dans l'obscurité de la nuit. Les hideux visages s'approchaient de plus en plus. Les pas des chevaux aux yeux rouges retentissaient comme une immense avalanche. Ce son semblait les poursuivre, les consommer lentement et cruellement. Roland commença à perdre tout espoir.

Par chance, l'une des torches éclaira les montagnes qu'ils avaient vues la veille et Roland aperçut en face de lui un gouffre escarpé qui s'ouvrait entre les murs en pierre. À son grand regret, il retira son heaume et le jeta vers la droite. Les abominables chasseurs suivirent le son provoqué par l'objet. Son plan avait fonctionné.

Ils s'enfoncèrent au galop dans le gouffre mais soudain, Roland perdit l'équilibre. Il entendit un cri mêlé aux hennissements de Jophiel. Une grande fraîcheur l'envahit pendant qu'il tombait dans le vide.

Il ouvrit les yeux lentement. Un rayon de soleil, fin comme un fil, brisait l'obscurité. Tout était flou et une incroyable douleur lui perçait le ventre. Il était allongé sur des roches froides et il sentait la fraîcheur de l'eau lui caressait la tête.

« Chevalier Roland ! Comment vous sentez-vous ? J'ai prié Dieu pour qu'aucun mal ne vous atteigne. Cette nuit, nous sommes tombés dans ce gouffre et vous avez perdu connaissance. Je croyais que vous nous aviez quittés.

- Je vais bien. C'est une chance d'avoir pu semer ces horribles créatures ! Aidez-moi, je veux me lever. »

Soiring l'aïda à se relever et le chevalier s'assit sur un grand rocher. Le gouffre cachait dans son ventre une ample grotte aux rochers noirs et aux arrêtes irrégulières qui laissaient couler une fine cascade à la droite de Roland. Ce dernier leva la tête et aperçut l'entrée du gouffre. Il pensa donc qu'il serait très facile d'en sortir. Il était très surpris ; comment son cher Jophiel avait-il pu tomber ?

« Nous sortirons quand le soleil commencera à se coucher. Nous devons être discrets, dit Roland.

- Très bonne idée. »

Ils passèrent la journée sans parler ni manger puisqu'ils avaient égaré toutes leurs provisions lors de la course. Roland, de temps en temps regardait son cheval. Il savait qu'il ne supporterait pas les conditions dans la montagne et il pensa qu'il serait favorable de le libérer quand ils sortiraient. Soiring, quant à lui, marchait fébrilement, d'un côté à l'autre de la grotte et parlait dans

sa barbe. Quand il avait la gorge sèche, il s'approchait du fin cours d'eau pour boire puis il continuait à grommeler.

Quand ils virent que les lueurs du soleil commençaient à s'estomper, Roland et Soiring sortirent du gouffre. Mirambeau, jadis prospère seigneurie, n'était plus qu'un triste tas de cendres dans lequel quelques personnes gémissaient et refusaient d'accepter la réalité. Attristé, Roland regarda Jophiel pour s'apprêter à le laisser partir ; lui, son seul et véritable compagnon, celui qui l'avait suivi durant tant d'années, toujours fidèle et qui ne connaissait ni l'égoïsme ni la cupidité. Il l'appela, comme tant de fois auparavant mais il savait que cette fois-là était la dernière. Jophiel s'approcha gaiement de son maître. Roland le prit par le museau, le caressa doucement et posa son front contre sa tête. Alors, il vit dans les yeux de jais de Jophiel une étincelle, comme si l'animal comprenait.

« J'agis pour ton bien, cher ami, et, pour t'éviter d'affreuses souffrances, je dois te rendre ta liberté. »

Il retira la selle du dos du cheval puis les étriers, les brides, le mors et les rênes, qu'il déposa sur le sol. Puis, le cheval, obéissant, partit. Roland resta là, immobile, regardant s'éloigner l'élégant destrier, qui de temps en temps, tournait la tête pour regarder Roland. Quand le cheval disparut dans la nature, Roland se tourna vers le nain et lui dit : « C'est l'heure ».

Entre la haute et menaçante muraille de rochers et les montagnes escarpées, un sinueux sentier semblait indiquer le chemin à prendre.

« Voyez-vous ce sentier ? Prenons-le, c'est la seule façon de continuer notre chemin. »

Ils se dirigèrent vers la longue chaîne de montagnes. Le sentier était entouré de morceaux d'ardoise qui retentissaient bruyamment sous les pas des deux aventuriers. La traversée commençait.

Ces hautes montagnes semblaient inexpugnables ; partout où ils regardaient, des pics pointus se dressaient comme d'anciennes lances enterrées par le temps. Des flancs les plus bas jusqu'aux venteuses crêtes, la neige aussi blanche que de fins draps en soi déposés par Dieu comme un merveilleux cadeau, recouvrait le paysage. Roland savait également que ce cadeau pouvait se retourner contre eux. Il avait entendu tant d'histoires d'hommes vaillants engloutis sous les avalanches déclenchées par la rage des montagnes.

La marche fut longue. Le froid et l'air coupant comme des couteaux aiguisés les frappaient sans relâche. Les nuages étaient nombreux mais quand le soleil faisait miroiter ses rayons sur la roche froide, il brûlait comme les flammes de l'enfer. La faim faisait rugir leurs estomacs. L'espoir diminuait après chaque foulée. La mort s'approchait, comme le chasseur qui cherche les faucons entre les bois touffus. Leurs pieds s'enfonçaient sous l'épaisse cape de neige. Un seul son résonnait : le choc cadencé des armures. La crête était haute et ils n'en voyaient pas la fin. Roland ne sentait plus ses jambes tellement la douleur était intense. Soiring, quant à lui, traînait derrière le chevalier et se plaignait.

« Mais qu'est-ce que c'est, ce voyage ? Un vrai cauchemar ! On n'a rien mangé depuis des jours et des jours, et en plus...

- Allons, Soiring, la fin est proche, l'interrompt Roland sans la moindre conviction.

- Oui, oui, la fin. Quelle fin ? Si on était sur un terrain plat, ce serait différent. Oh oui ! Parce que nous, les nains, nous sommes très rapides et très dangereux. », dit-il de sa grave voix.

Roland se retourna alors pour rétorquer mais un grand vacarme se fit entendre. Alors, le sol sur lequel se trouvait le nain s'effondra. La crête se coupa en deux et les rochers couverts de neige s'écroulèrent et tombèrent comme une forte pluie. Les cris de Soiring se perdirent dans le tumulte de l'avalanche.

« Soiring ! Non ! », cria-t-il, mais ses hurlements étaient inutiles.

Malgré son encombrante armure, il réussit à s'allonger. Il regarda les montagnes, et pour la première fois, il admira leur saisissante beauté, l'immensité du monde et la blancheur de la neige. Une larme coula de ses yeux bleus comme le ciel et clairs comme les eaux parfumées du château de Montendre. Puis il plongea dans l'agonie la plus absolue. Désormais, il était seul, complètement seul et il n'avait plus de forces. Alors, sans savoir comment ni pourquoi - la faim, le chagrin peut-être - ses yeux se fermèrent.

Un éclat de lumière l'éblouit et le fit sursauter. Roland ouvrit les yeux lentement. Il était étendu dans la neige. Une colonne de lumière blanche s'étendait de ses pieds jusqu'au ciel. Une douce chaleur s'empara de son corps. Il regarda le ciel et aperçut quelque chose ou quelqu'un qui s'approchait de lui tout en lévitant. Il le regarda descendre, complètement ahuri. Enfin, cet étrange être se posa. Quand ses pieds touchèrent le sol, la neige fondit à l'instant. Roland comprit que cela ne pouvait appartenir à la vie terrestre qu'il connaissait. La lumière s'atténua peu à peu. L'être qui se tenait devant le chevalier semblait être un homme mais il était aussi grand qu'une tour et avait une allure majestueuse. Son regard inspirait le plus pur des respects. Il portait une canne blanche comme l'ivoire et une ample tunique de la même couleur. Sa longue barbe arrivait jusqu'à ses pieds. Roland s'aperçut que ses yeux n'avaient pas de pupilles, ils étaient complètement blancs, aucune veine ne les traversait et ils émettaient une forte lumière qui aurait pu éclipser toutes les autres. De sa bouche jaillit alors une voix profonde.

« Roland de Saint François, oui, c'est à vous que je m'adresse, écoutez-moi bien. Mon nom est Usindwë. Dieu notre seigneur m'envoie pour vous aider à affronter ces dangers qui assombrissent le monde. Je vous montrerai le chemin pour accomplir cette mission mais sachez que ce ne sera pas la dernière. Un grand mal s'est abattu sur la Terre il y a d'innombrables années et il grandit jour après jour. Vous, et seulement vous pouvez y mettre fin. L'obscurité a gagné le Nord, les terres deviennent stériles,

des chevaliers infâmes, ni vivants ni morts, tuent et torturent. Vous devez éviter que ce mal s'étende. Vous êtes notre dernier espoir. »

Et soudain, avant même que Roland eût le temps d'assimiler ce que cet être lui avait dit, la lueur qui envahissait le paysage disparut, comme un mirage, mais Roland savait qu'il l'avait bel et bien vu puisqu'il sentait une paix nouvelle, divine. La douleur n'existait plus. Il regarda autour de lui. Oh miracle ! La neige avait disparu, et, sous ses pieds, l'herbe poussait comme réveillée d'un long sommeil. Il se leva. La douleur et la faim n'était maintenant qu'un lointain souvenir. Il regarda autour de lui pour admirer le paysage. Son compagnon était mort quelques heures auparavant mais Roland était incapable de penser à cela. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Une douce brise soufflait, l'air était frais et revitalisant. Il ne comprenait rien, mais, à la fois, il comprenait tout. Il regarda le ciel et il sentit que quelqu'un le regardait de là-haut. Il se sentait vivant et plus proche que jamais de son seigneur Dieu.

Il marchait à grands pas. Son armure était légère comme une toile de plumes. Puis, au loin, il vit que les montagnes devinrent des collines de plus en plus basses. Il entendit alors un hennissement. Il tourna la tête et vit un magnifique destrier d'une blancheur éclatante qui cabrait majestueusement sur une colline face au soleil. C'était Jophiel. Il trotta vers Roland. Les deux amis furent pris d'une joie infinie. Le chevalier caressa son cheval affectueusement. A sa grande surprise, la selle dont

Roland s'était débarrassé et était parfaitement placée sur Jophiel. Il monta. Le temps pressait. Il éperonna son cheval et ils chevauchèrent triomphalement. Roland brandit son épée. Entre les vertes collines se trouvait la victoire et les vies volées par cette immonde bête allaient enfin être vengées.

Sur une haute colline où le vent redoublait de force, Roland aperçut au loin un immense terrain où rien ne vivait. La nature verte et sauvage avait laissé place à une terre agreste où les mauvaises herbes, déjà jaunes, régnaient et rien d'autre. Au centre, un pic de roches noires aux versants abrupts et affilés semblait avoir été taillé par la mort elle-même.

Roland s'arma de courage et, éperonnant son cheval, se dirigea vers la steppe. En s'approchant de cette mystérieuse structure, Roland trouva une entrée taillée dans la roche vive. Il descendit de sa monture et se faufila, seul, dans la ténébreuse ouverture, épée à la main. L'obscurité était totale. Il marchait à tâtons, prudemment mais plus que jamais sûr de lui. Le clapotis des gouttelettes résonnait au loin et le son d'une respiration lente et cadencée s'intensifiait. Soudain, il vit une faible lumière au fond de la galerie. Il se dirigea vers elle, protégé par son écu. Il pénétra dans une sorte de grande pièce, illuminée seulement par une lumière provenant de très haut au-dessus de sa tête. La salle était remplie d'or, de coffres, de dizaines de reliquaires et d'innombrables pierres précieuses. Des rivières de bijoux et d'autres merveilles richement décorées brillaient comme le plus vif des feux.

Roland était ébloui de voir tant de richesses cependant quelque chose attira son attention : au milieu de ces trésors reposait une grande tête écailleuse, rouge comme le plus pur des rubis. A chaque fois qu'elle respirait, elle laissait échapper, par ses larges narines, une dense fumée blanche.

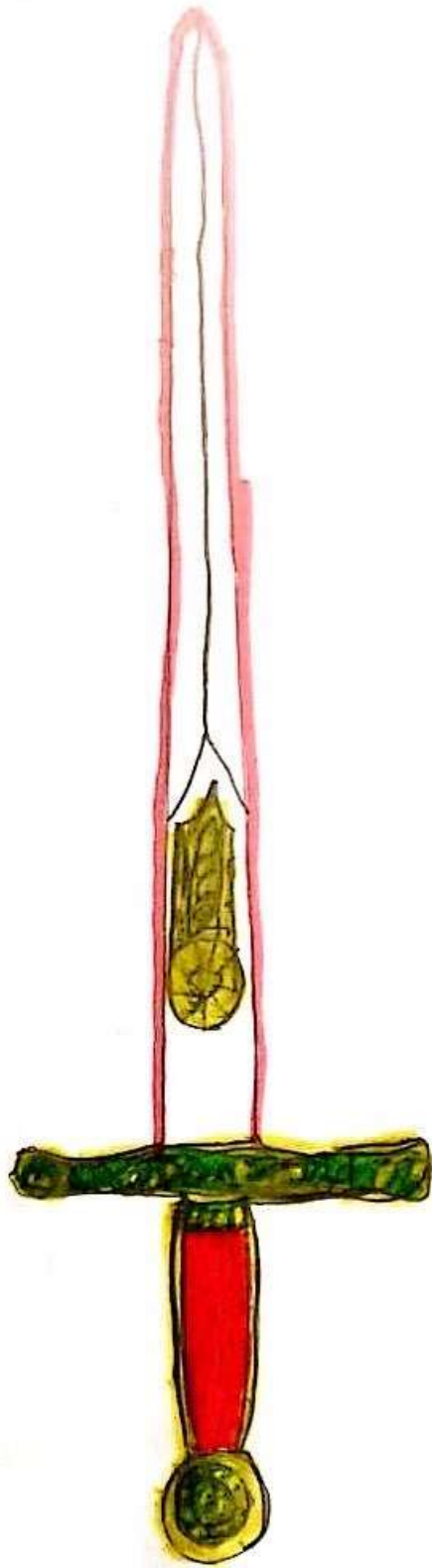
« Un dragon », pensa Roland. C'est ce qu'il craignait depuis le premier jour de ses aventures.

Roland fit le tour de la pièce à pas feutrés afin de mieux observer l'immense créature. Hélas, il frôla de son pied une pièce en or qui roula jusqu'au fond de la grotte et se perdit dans l'impénétrable obscurité. Il retint sa respiration. Soudain, un grand vacarme le fit sursauter. Une immense cascade d'or, d'argent et pierres précieuses fit trembler la pièce. Le silence reprit ses droits peu à peu mais il manquait quelque chose. La respiration ininterrompue que Roland avait entendue depuis son arrivée avait disparu. Il regarda sur sa gauche et vit un grand œil, d'un iris orange clair et tacheté de veine et au centre, une pupille noire et pénétrante, fine comme une épée qui le regardait fixement. Alors, un immense être d'un rouge vif se dressa et un gigantesque corps surgit. Un corps écailleux, vermeille, puis deux ailes rouges. L'obscurité s'empara de la pièce. Entre les écailles, grandes comme des écus et couvertes des fines vergetures, s'échappaient quelques flammes et des milliers d'étincelles. Le dragon, gigantesque comme le plus grand des châteaux, était recouvert d'immenses épines d'ivoire et ses griffes étaient acérées comme des lances.

La bête commença à battre des ailes et Roland se prépara pour attaquer. Il plaça son écu devant son visage. Le dragon, pris de folie, le jeta au sol avec l'une de ses griffes d'acier. Mais Roland, poussé par le courage, se leva et s'approcha à toute vitesse du dragon. Celui-ci cracha d'ardentes flammes qui jaillirent de ses entrailles. Roland protégea son visage derrière son grand écu et brandit son épée qui pénétra alors dans la poitrine du dragon. Des jets de sang giclèrent à gros bouillons puis une dense fumée acide envahit la pièce. Sa crête s'hérissa. La terrifiante bête émit un cri perçant qui mordit les oreilles du chevalier, tel un venin. Roland recula, et, sachant qu'il ne pouvait faiblir, jeta son lourd écu sur le sol et s'empara de sa hallebarde dans une main et de son épée dans l'autre. Puis, comme poussé par une force divine, il s'élança vers la bête terrifiante. Quand celle-ci ouvrit la gueule pour gémir, il enfonça son épée dans le palais de la bête d'un coup habile. Le sang, brûlant, coulait à flots. Le chevalier reprit son arme. Un autre cri, plus aigu encore, résonna jusqu'au fin fond de la grotte. Roland, le visage couvert de sang, lui fendit le cou avec sa hallebarde. Le coup fut mortel : la tête tranchée tomba comme une pierre sur le sol.

Certes, il avait accompli sa mission. Mais il y avait encore tant de dangers à affronter. D'innombrables armées s'étaient battues et se battraient encore entre elles. Même les alliées sentiront germer dans leurs ventres la graine obscure et indestructible de la méchanceté et de la cupidité.

Le nom de Roland de Saint François resonnera pendant des siècles et des siècles et ses récits voyageront à travers le monde pour faire revivre cet exploit et tant d'autres.



Projet encadré par F. HENCHE, C. MABIRE,
H. SAUTRON et J.F. DRIMARACCI



5e
2019-2020

**Découvrez les gagnants du
concours "Moyen Âge : récits et
illustrations"
et plongez dans un univers plein
d'aventures et de dangers.**

